

universitas

DAS MAGAZIN DER UNIVERSITÄT FREIBURG, SCHWEIZ | LE MAGAZINE DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG, SUISSE

03 | 2020/2021

Mikrobienhype im 19. Jahrhundert 42
Erleben wir gerade ein Déjà-vu?

Mieux manger 46
Presque un jeu d'enfant

Live Fast Die Young 50
Eine Devise im Sinne der Evolution

**UNI
FR**

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG



L'amitié

So vielfältig wie das Leben

Impressum

universitas

Das Wissenschaftsmagazin
der Universität Freiburg
Le magazine scientifique
de l'Université de Fribourg

Herausgeberin | Editrice

Universität Freiburg
Unicom Kommunikation & Medien
www.unifr.ch/unicom

Chefredaktion | Rédaction en chef

Claudia Brühlhart | claudia.bruehlhart@unifr.ch
Farida Khali (Stv./adj.) | farida.khali@unifr.ch

Adresse

Universität Freiburg
Unicom Kommunikation & Medien
Avenue de l'Europe 20, 1700 Freiburg
www.unifr.ch

Online | En ligne

www.unifr.ch/universitas

Autor_innen | Auteurs

Christian Doninelli | christian.doninelli@unifr.ch
Matthias Fasel | matthiasfasel@hotmail.com
Roland Fischer | wissenschaft@gmx.ch
Angela Hoppmann | angela.hoppmann@unifr.ch
Benedikt Meyer | info@benediktmeier.ch
Patricia Michaud | info@patricia-michaud.ch
Daniel Saraga | danielsaraga@saraga.ch

Konzept & Gestaltung | Concept & graphisme

Stephanie Brügger | stephanie.bruegger@unifr.ch
Daniel Wynistorf | daniel.wynistorf@unifr.ch

Titelbild | Image couverture

KEYSTONE-SDA | «Winnetou – Im Tal des Todes», 1968

Bilder Dossier | Images dossier

KEYSTONE-SDA

Fotos | Photos

Stéphane Schmutz | info@stemutz.com
Getty Images | www.gettyimages.com

Sekretariat | Secrétariat

Marie-Claude Clément | marie-claude.clement@unifr.ch
Antonia Rodriguez | antonia.rodriguez@unifr.ch

Druck | Impression

Imprimerie MTL SA
Rte du Petit Moncor 12
1752 Villars-sur-Glâne

Auflage | Tirage

9'300 Exemplare | dreimal jährlich
9'300 exemplaires | trois fois par année

ISSN 1663 8026

Alle Rechte vorbehalten.

Nachdruck nur mit Genehmigung der Redaktion.

Tous droits réservés.

La réimpression n'est autorisée qu'avec l'accord de la rédaction.

Die nächste Ausgabe erscheint im November 2021.

La prochaine édition paraîtra en novembre 2021.

Editorial

«T'es plus ma copine. Ch'te coupe la paix!»: Terrible épée de Damoclès qui menaçait ma tête à bouclettes lorsque j'avais 8 ans. La sentence était irrévocable... du moins jusqu'à la prochaine bisbille, qui avait l'avantage de rebattre les cartes et redistribuer les paires d'ami-es. Mon monde, qui s'arrêtait aux frontières de la cour d'école, se faisait et se défaisait au fil de ces chamailleries.

Vient l'adolescence: les frontières s'écartent, les horizons s'élargissent. C'est l'heure des coups de foudre amicaux, qui devraient durer toujours et se consomment au feu de paille d'une passion aussi commune qu'éphémère: une lecture, un chanteur préféré, un sport... Il n'en reste bien souvent que les étincelles d'un merveilleux souvenir, mais parfois aussi une braise constante qui, malgré les vents contraires, vous réchauffe avec bienveillance – même lointaine – toute votre vie.

Le Robert donne deux définitions de l'amitié: 1. Sentiment réciproque d'affection ou de sympathie qui ne se fonde ni sur la parenté ni sur l'attrait sexuel. 2. Marque d'affection, témoignage de bienveillance. Celles-ci ne cessent de m'interroger. La première implique une réciprocité, dont la mesure, certainement, est à l'origine de nombreuses relations laissées sur le carreau de l'attente et du ressentiment. Tandis que l'autre repose sur un don sans exigence de retour, mais ponctuel, sans espoir de durée.

Me permettra-t-on, à l'orée de ce numéro, de rêver d'une forme d'amitié qui mélangerait les deux définitions: un sentiment d'affection fondé sur la bienveillance, dans la durée et sans exigence de réciprocité? ...Oui, je sais, mes ami-es aussi me traitent parfois de Bisounours, mais, au fond, c'est pour cela qu'ils m'aiment bien.

Avec toute mon amitié,

Farida Khali
Rédactrice en chef adjointe

**UNI
FR**

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG

Inhalt | Sommaire

News

- 6 **Harry, Arnie und kastrierte Hasen**
Fünf Kandidat_innen slammen um die Wette

Portrait

- 8 **Les clés de la liberté**
Brigitte Pythoud, fondatrice de
l'Association Lire et Ecrire



10 Dossier L'amitié

- 12 **«Normale Beziehungen sind anstrengend!»**
Serien bieten Freundschaften à la carte

- 16 **«L'amitié est indispensable au bon
fonctionnement de la société»**
Les trois formes d'amitié selon Aristote

- 19 **Gute Freundschaft, schlechte Freundschaft**
Peers prägen die Pubertät

- 24 **L'amitié face au handicap**
L'amitié résiste-t-elle aux situations atypiques?

- 26 **Frauenfreundschaften**
Comeback einer starken Bande

- 30 **Prier, c'est rester avec un ami**
La prière n'est pas un acte, mais une manière de vivre

- 32 **Politische Freundschaften – darf man das?**
Aristoteles würde wohl sagen: «Ja!»

- 34 **Les livres peuvent-ils être nos amis?**
Réflexions au fil des pages et du temps

- 37 **Im Reich der Philia**
Wann ist ein Freund ein Freund?

- 39 **Souriez, vous êtes salarié-e**
L'amitié dans la relation-client: un vrai plus marketing

10





© KEYSTONE-SDA | «The Adventures of Tom Sawyer»

42 **Forschung & Lehre**
«Microbe entertainment» um 1900
 Als Robert Koch und seine Bakterienforschung zum Hype wurden. Klingelt da was?

46 **Recherche et enseignement**
Un jeu vidéo pour manger plus sainement
 Le premiers pas d'une start-up universitaire

50 **Forschung & Lehre**
Leben heisst sterben lernen
 Warum altern wir? Und in welchem Zusammenhang stehen das Kinderkriegen und die Lebensdauer? Ein Blick zu den Ameisen sorgt für Verwirrung

54 **Fokus**
Mehr als nur ein Garten
 Ein Ort, um die Seele baumeln zu lassen, Pflanzen zu bestaunen, zu picknicken oder in die Geheimnisse der Flora einzutauchen. Der Botanische Garten der Unifr wächst über sich hinaus

58 **Interview**
«La masculinisation de la langue a des conséquences pour toute la société»
 La langue peut être un puissant outil pour rééquilibrer une société encore trop genrée

61 **People & News**
Namen und Auszeichnungen
 Was gibt's Neues an der Unifr?

62 **Du tac au tac**
Florence Van Hove
 Maître-assistante et conseillère aux études Master en Sciences de la communication et des médias



online | en ligne
www.unifr.ch/universitas

Harry, Arnie und kastrierte Hasen

Harry Potter, Wall-E, der Terminator ... Diese und weitere Referenzen auf die Popkultur fanden sich im diesjährigen Science Slam wieder. Fünf Kandidat_innen – Franziska Raaflaub, Alessandro Parisotto, Kaziwa Raim, Petra Bleisch und Trevor Kalkus (v.l.) – traten mit den unterschiedlichsten Themen auf der Bühne des Nouveau Monde im Zentrum von Freiburg auf und versuchten, das Publikum mit Witz und wissenschaftlichen Fakten für sich zu gewinnen: Was haben Rotkäppchen und Hasen mit einem Sachschaden zu tun? Warum sind Schneckenbilder in Kinderbüchern eine blöde Idee? Und sind wir vielleicht alle ein bisschen Roboter? Überzeugt hat am Ende Alessandro Parisotto, der sich mit seinem Slam «Why I study Bugs» den ersten Platz holte. Wer diesen unterhaltsamen Abend verpasst hat, muss nicht lange traurig sein. Wir sehen uns in einem Jahr wieder!

events.unifr.ch/scienceslam



SCIENCE
SLAM
20

EMPOWERING
WOMEN IN
SCIENCE

Les clés de la liberté

Durant plus de trente ans, Brigitte Pythoud a mené un combat acharné contre l'illettrisme. Depuis la fin 2020, la fondatrice de l'Association Lire et Ecrire est à la retraite. Cette ancienne étudiante de l'Unifr la passera à réaliser cent rêves. **Patricia Michaud**

Lorsqu'elle était enfant, à Cologne, Brigitte Pythoud se rendait tous les lundis à la bibliothèque. «J'empruntais sept livres, que je rendais le lundi suivant.» Quant à l'écriture, «aujourd'hui encore, elle m'aide à clarifier mes pensées». On n'a aucune peine à imaginer la dynamique sexagénaire au look décontracté, attablée devant un petit carnet, en train de coucher ses idées sur le papier. Lorsqu'on le lui fait remarquer, elle rit: «En fait, j'écris principalement sur l'ordinateur! Je fais partie de la génération de gauchers qu'on a forcée à écrire de la main droite; du coup, je ne suis pas très à l'aise en mode manuscrit.»

La fondatrice de l'Association Lire et Ecrire en est convaincue: maîtriser la lecture, l'écriture et le calcul «constitue la clé de la liberté». Couplée à son amour des lettres, cette certitude a alimenté son combat durant plus de 30 ans passés à la tête de la structure basée à Dompierre. Une association dont elle a lâché les rênes fin 2020 pour prendre sa retraite.

800'000 personnes concernées

Petit retour en arrière, à la fin des années 1970. Etudiante en travail social à l'Université de Fribourg, Brigitte Pythoud arrondit ses fins de mois dans un foyer pour apprenti-es. Un jour, l'un des résidents lui raconte avoir passé la soirée précédente à lire. «Qu'as-tu lu?», demande-t-elle. «Une page!», répond-il. «Ce qui m'a surpris, ce n'est pas tant le fait que ce jeune homme soit illettré, c'est le fait que cela me touche autant», se souvient celle qui est arrivée en Suisse avec sa famille en 1971.

A partir de là, tout s'enchaîne. La jeune femme consacre son travail de mémoire à l'illettrisme puis, en 1988, fonde une association visant à lutter contre ce fléau qui touche quelque 800'000 personnes en terre

helvétique (selon des chiffres datant de 2003). Désormais, Lire et Ecrire compte six sections réparties dans l'ensemble de la Suisse romande, ainsi que plus de 40 lieux de cours, 80 formatrices et formateurs à temps partiel et une quarantaine d'employé-es permanent-es. En trois décennies, ce sont quelque 27'000 personnes qui ont eu accès à des formations. «Je suis convaincue que chacune d'entre elles a acquis davantage d'autonomie dans sa vie.»

Le tabou demeure

Mais au fond, à l'ère des grandes théories sur l'accès à l'éducation pour toutes et tous, ce combat demeure-t-il pertinent? «Si l'on définit l'illettrisme comme le décalage entre les connaissances acquises et celles qu'exige la société, alors oui, le combat est plus pertinent que jamais.» En effet, «avec le boom des nouvelles technologies, ce décalage est plutôt en augmentation qu'en baisse». Par ailleurs, «même si l'illettrisme a gagné en visibilité grâce à notre association, il reste un sujet hautement tabou pour les personnes concernées». A noter qu'en Suisse, l'évolution récente du taux d'illettrisme n'est pas connue, «car la dernière étude d'envergure date d'une vingtaine d'années».

L'une des craintes que nourrissent actuellement les personnes qui luttent pour l'accès généralisé aux connaissances de base, c'est que «le tabou dont souffre l'illettrisme s'étende aux compétences numériques». Pour l'instant, «il est encore considéré comme acceptable d'avoir de la peine à faire certaines démarches en ligne ou à télécharger des formulaires». Mais d'ici quelques années, «on n'osera plus demander de l'aide dans ce domaine, ce qui pourra s'avérer très pénalisant». Brigitte Pythoud donne l'exemple des procédures administratives:

«Les surcoûts des démarches papier sont d'ores et déjà importantes.»

Cent rêves pour la retraite

En plus d'avoir contribué à faire sortir de l'ombre le problème de l'illettrisme dans notre pays, l'Association Lire et Ecrire peut se targuer d'autres jolis succès, notamment au niveau législatif. Ainsi, depuis 2012, le combat contre l'illettrisme est inscrit dans La loi fédérale sur l'encouragement de la culture. Cinq ans plus tard, il a également fait son entrée dans La loi fédérale pour la formation continue, qui porte une attention particulière à la promotion des compétences de base des adultes. Et en 2020, comme pour saluer le départ à la retraite de Brigitte Pythoud, le soutien financier alloué à cette promotion a triplé.

Même s'il reste «énormément de choses à faire» dans la lutte contre l'illettrisme, la Fribourgeoise d'adoption peut donc passer à une nouvelle étape de sa vie en ayant la conscience tranquille, celle de s'être engagée sans relâche pour une cause «qui fait vraiment sens». Pas question pour autant de se tourner les pouces. «Ma retraite, je l'ai soigneusement préparée durant deux ans», confie-t-elle. Au programme, une liste de cent rêves que Brigitte Pythoud souhaite réaliser ces prochaines années. Parmi eux? Ecrire tous les jours un mot gentil à quelqu'un sans rien attendre en retour, dormir chaque année au moins une fois à la belle étoile ou encore fabriquer un sapin de Noël avec du bois flottant trouvé au bord de la mer. Après tout, son rêve avec un grand R, celui d'œuvrer pour un monde plus juste, elle l'a déjà réalisé.

Patricia Michaud est journaliste indépendante.



Née à Cologne en 1956, **Brigitte Pythoud** a déménagé en Suisse (plus précisément au Tessin) en 1971. Après avoir décroché sa maturité à Lugano, elle a entamé des études de travail social à l'Unifr, qui ont débouché sur un mémoire consacré à l'illettrisme. En 1988, elle a fondé l'Association Lire et Ecrire. Huit ans plus tard, elle a donné naissance à sa fille. Depuis la fin 2020, Brigitte Pythoud est à la retraite et se consacre à ses cent rêves.

L'amitié



Sie ist so viel zitiert wie vage: Die sogenannte wahre Freundschaft. Lässt sie sich messen? Bestimmen? Oder gar beweisen? Erkennt man sie an ihrer Dauer? Arten der Freundschaft gibt es viele. So etwa die Frauenfreundschaft. Die politische Freundschaft. Peer-Freundschaften. Allen gemein ist die Reziprozität. Was aber, wenn Freundschaft nur von einer Seite empfunden werden kann, etwa zu einer Medienfigur? Zu einer Serienheldin. Oder zu einem Buch. Wie definieren Sie Freundschaft?



«Normale Beziehungen sind anstrengend!»

Haben Sie geweint, als Ihr Lieblingscharakter in einer Serie getötet wurde? Fühlen Sie sich als vollwertiges Mitglied der «Friends»-Clique? Denken Sie, dass Ihr Partner durchaus etwas mehr wie Archie aus «Riverdale» sein dürfte? Zwei Expert_innen erklären, warum Sie parasoziale Beziehungen führen. **Angela. S. Hoppmann**

Was sind parasoziale Beziehungen?

Andreas Fahr: Parasoziale Beziehungen sind kein neues Phänomen. Das erste Mal aufgetaucht ist es in den 50er-Jahren des vergangenen Jahrhunderts, als zwei Soziologen feststellten, dass Personen mit Nachrichtensprechern zu sprechen begannen und sich freuten, sie jeweils im Fernsehen wiederzusehen, sich ihnen zuwenden zu können und auf sie zu reagieren. Die Wissenschaftler werteten diese Interaktionen nicht als echte Beziehungen, sondern als parasoziale Beziehungen. Man unterscheidet weiter zwischen parasozialen Beziehungen und parasozialen Interaktionen. Parasoziale Interaktionen sind Situationen, wo ich konkret auf eine Medienperson interagiere und sie vielleicht auch auf mich. Das wäre deshalb parasozial, weil man nicht im gleichen Raum sitzt oder es die Medienperson in Wirklichkeit gar nicht gibt. Über Beziehung spricht man dann, wenn sich das Ganze über die Zeit entwickelt.

Können Medienpersonen also auch fiktiv sein?

Andreas Fahr: Man unterscheidet zwischen fiktionalen und non-fiktionalen Personen. Ich kann also beispielsweise eine Beziehung zu einer Figur wie Harry Potter aufbauen oder zu Moderatorinnen, Sportlern, Politikerinnen, Musikern etc., die es auch im echten Leben gibt, wobei die

Beziehung zu ihnen über Medien vermittelt ist. Eine dritte Kategorie sind Avatare oder nicht menschliche Figuren.

Michelle Möri: Bei parasozialen Interaktionen geht man per Definition davon aus, dass die Interaktion einseitig ist. Ich als Zuschauer_in kann auf die Person reagieren. Wenn z.B. ein Nachrichtensprecher sagt «Guten Abend, meine Damen und Herren», kann ich auf ihn reagieren und «Guten Abend, Lieber Herr xy» antworten, aber die Person kann nicht direkt auf mich reagieren. Sie kann aber erahnen, wie die Zuschauer_innen reagieren werden. Das wird in gewissen Sendungen auch genutzt, z.B. wenn ein Moderator in einem Teleshopping-Programm Sätze sagt wie «Sie fragen sich jetzt bestimmt, warum das so ist», aber die Reaktionen des Publikums sind für ihn nicht sichtbar. Diese Definition passt auf eine unglaublich grosse Vielzahl von Charakteren, die in den Medien vermittelt werden. Die Vielfalt, mit wem wir medienvermittelte Freundschaften aufbauen können, ist extrem gross.

Andreas Fahr: Warum sind Mediencharaktere eigentlich so attraktiv für uns? Wegen der Vielfalt! Unter den fiktionalen und non-fiktionalen Mediencharakteren haben wir ein viel grösseres Angebot an unterschiedlichen Personen und Figuren mit Merkmalen, die für uns interessant sein können im Vergleich zu unserer realen Welt, zumindest generell. Unser Freundeskreis ist uns tendenziell eher ähnlich

und weist nicht eine solche Varianz vor. Für uns ist das natürlich attraktiv, zusätzlich parasoziale Beziehungen und Interaktionen in der Medienwelt zu haben, weil sie eine Art Ergänzung sind.

Besser: Und worüber forscht ihr genau?

Michelle Möri: In meinem Dissertationsprojekt möchte ich parasoziale Beziehungen mit Medienfiguren vor allem aus Filmen und Serien untersuchen. Dies aus dem Grund, weil parasoziale Beziehungen bisher in Wellen erforscht wurden. Eine erste Welle war mit Nachrichtensprecher_innen, später eine zweite im Teleshopping-Bereich und danach gab es kleinere Forschungsprojekte in verschiedenen Themenbereichen. Jetzt besteht eine Forschungslücke in Bezug auf die neue Art, wie wir Medien konsumieren, z.B. über online Streaming-Dienste. Dazu haben wir erste Studien durchgeführt. Im klassischen linearen Fernsehen hatten die Rezipient_innen viel weniger Macht, denn früher wurde von jeder Serie meistens pro Woche nur eine Folge veröffentlicht. Dann hatten die Leute erst nach einer Woche Wartezeit wieder die Möglichkeit, mit der Figur zu interagieren. Mit den technischen Möglichkeiten von heute kann ich jederzeit und von jedem Ort aus, wenn ich gerade Lust habe, meine Lieblingsfigur zu sehen, mein Smartphone oder meinen Laptop hervorholen und mir eine Folge über online Streaming anschauen. Uns interessiert, welchen Einfluss diese Verschiebung auf parasoziale Beziehungen hat. Führt das dazu, dass man stärkere hat? Oder flacht dieser Effekt mit der Zeit eher wieder ab, so dass es an Reiz verliert? Baut man, wenn man eine Staffel in relativ kurzer Zeit schaut, eine stärkere Beziehung auf? Und ist sie so langfristig wie damals, als man ein Jahr lang jede Woche nur eine Folge schaute?

Das klingt ja alles wie bei normalen Beziehungen. Dort erhalte ich aber auch Liebe zurück, kann den Menschen physisch spüren ... Wo sind denn die Vorteile einer parasozialen Beziehung?

Andreas Fahr: Die Kontrollierbarkeit. Normale Beziehungen sind messy, anstrengend und herausfordernd. Wenn du dich mit deiner Frau oder deinem Mann unterhältst, kriegst du zum Beispiel auch mal Kontra. Bei Medienpersonen ist das alles nicht so anstrengend: Du kannst selbst entscheiden, wann du beginnst oder aufhörst. Normalerweise enttäuschen sie dich nicht, fordern dich nicht heraus. Insgesamt hast du also eine grössere Kontrolle über die Situation als in einer unberechenbareren echten sozialen Situation. Das hat für viele gewissermassen einen positiven Unterhaltungswert. Man weiss, worauf man sich einlässt, kann Binge-Watching betreiben und quasi mit dem Lieblingscharakter in Urlaub fahren, ohne dass man mit grossen negativen Rückmeldungen rechnen muss. Ein zweiter wichtiger Punkt sind Aufwärtsvergleiche. Wir

vergleichen uns auch im realen Leben mit anderen Personen, um uns selbst einschätzen zu lernen und uns gegebenenfalls zu verbessern. Von Medienpersonen können wir viel lernen, wenn sie bestimmte Merkmale haben. Sie sind z.B. besonders klug, besonders attraktiv, erfolgreich usw. So kann ich mich zu ihnen in Beziehung setzen und diese Eigenschaften vielleicht in mein eigenes Leben integrieren. Umgekehrt gibt es auch Abwärtsvergleiche. Man kann sich Personen in den Medien anschauen, die deprimiert, übergewichtig, drogenabhängig sind und sich sagen: «Na ja, mir geht's eigentlich relativ gut.» Das geht Richtung Selbstwertstabilisierung.

Kann das auch negative Effekte auf unsere realen Beziehungen haben? Weil wir z.B. eine bestimmte Medienfigur mit unserer Partnerschaft vergleichen?

Andreas Fahr: Wenn du ein Fan von romantischen Beziehungen bist und dir viele romantische Komödien anschaust, wo die wunderbarsten Dinge passieren, kann es sein, dass du in deinem realen Leben unzufriedener bist, weil es diese permanenten grossen Gefühle nicht gibt.

Michelle Möri: Es kann zwar negative Effekte haben, aber über parasoziale Beziehungen können wir auch sehr viel lernen, z.B. wie wir uns in sozialen Beziehungen zu verhalten haben. Wenn ich eine romantische parasoziale Beziehung zu einer Figur habe und sehe, wie sie ihre Partnerin gut behandelt, ihr Blumen bringt etc., kann ich daraus z.B. auch lernen: «Wenn ich meine_n Partner_in beschenke, kann ihn_sie das freuen.»

Bin ich eigentlich gestört, wenn ich vor allem Beziehungen zu Antagonist_innen aufbaue?

Andreas Fahr: Dieser Aspekt ist in der Forschung erst in den letzten Jahren in den Vordergrund getreten. Früher hat man parasoziale Beziehungen vor allem vor dem Hintergrund virtueller Freundschaften untersucht. Irgendwann kam man dazu, sich auch die Villains und die ambivalenten Charaktere anzuschauen. Die Schurken, mit denen man eine Beziehung aufbaut, findet man faszinierend, weil man sie verstehen möchte, um sich z.B. davon abzugrenzen, weil man diese Verhaltensrepertoires ablehnt. Oder man möchte die eigenen dunklen Seiten erforschen. Ich bin aber kein Tiefenpsychologe!

Michelle, du beschäftigst dich vor allem mit parasozialen Beziehungen in Bezug auf Serien. Welche Altersgruppen untersuchst du?

Michelle Möri: In der ersten Studie, die wir durchgeführt haben, haben wir uns vor allem auf ein studentisches Sample verlassen. Der Altersdurchschnitt lag bei knapp 24 Jahren. Das ist sinnvoll, weil wir eine Studie über Netflix gemacht und dort das Nutzungsverhalten getrackt haben. Dies haben wir mit Fragebotendaten ergänzt, wo

die Proband_innen erfassen mussten, mit wem und wie stark sie mit den Figuren interagiert haben. Netflix ist einer der grössten online Streaming-Anbieter und hat das Kernpublikum eher bei den jüngeren Leuten. Das verändert sich aber zunehmend. Wenn man parasoziale Beziehungen untersucht, spielt das Alter schon eine wesentliche Rolle. Viel Forschung fand zum Beispiel bei Senior_innen statt, weil man davon ausging, dass viele von ihnen einsam sind und nicht mehr viele soziale Freundschaften haben.

Könnte die Pandemie dieses Phänomen noch verstärkt haben, da die meisten gerade weniger Kontakte haben?

Michelle Möri: Wir haben noch keine Studie dazu gemacht, aber ich kann mir vorstellen, dass die Phasen des harten Lockdowns einen Einfluss auf die medienvermittelten Freundschaften hatten. Man geht heute in der Forschung davon aus, dass diese parasozialen Beziehungen meist kein Ersatz sind, sondern als Ergänzung dienen. Es ist reizvoll, mit Leuten zu interagieren, denen man in der Realität nie begegnen würde. Ich kann mir vorstellen, dass zwar nicht mehr parasoziale Beziehungen entstanden, sondern eher, dass zu dieser Zeit bereits geführte parasoziale Beziehungen intensiver waren.

Andreas Fahr: Es zeigt sich schon eine leichte quantitative Zunahme. Ein Studienergebnis: Das Zusammengehörigkeitsgefühl und die Diskussionen über Charaktere haben zugenommen, wenn eine Familie nicht rausgehen konnte und der gemeinsame Medienkonsum an Bedeutung gewann. Wenn man sich also sonst nichts mehr zu sagen hatte, weil man den ganzen Tag aufeinander hockte, konnte man gemeinsam in eine andere Welt flüchten und über die Figuren darin reden.

Wie findet ihr es, dass mittlerweile auch parasoziale Beziehungen zu Wissenschaftler_innen, aktuell Virolog_innen, aufgebaut werden?

Andreas Fahr: Das ist ein typisches Selektionsphänomen der Medien. Um wissenschaftliche Erkenntnisse zu vermitteln, brauchen sie Fachpersonen. Dann suchen sie jemanden, der das machen kann und wenn sie jemanden finden, der telegen ist und etwas gut erklären kann vor der Kamera, ist das für die Medien ein interessanter Gesprächspartner. Wenn man einen wie Christian Drosten gefunden hat, dann muss man nicht mehr neu suchen. Das hat einen gewissen Glaubwürdigkeitseffekt beim Rezipienten. Es geht in dem Bereich aber nicht darum, dass das mein Freund wäre und ich mit ihm gern ein Bier trinken würde. Da geht es eher um die Zuschreibung von Glaubwürdigkeit. Wenn die sympathisch sind und gut erklären können, ist das für uns natürlich auch eine Form von Beziehung, aber noch keine freundschaftliche. Dafür braucht es ein bisschen mehr.

Michelle Möri: Dort, wo freundschaftliche Beziehungen aufgebaut werden, können sie auch wieder enden. Unter *parasocial breakups* versteht man den Abbruch von parasozialen Beziehungen. In der Forschung ist dieser Aspekt eher kürzlich aufgekommen. Wie bei normalen sozialen Beziehungen kann auch eine parasoziale Beziehung zu Ende gehen. Dies aus verschiedenen Gründen. Vielleicht einfach, weil mich die Figur, der Film oder die Serie nicht mehr interessiert. Für die Forschung spannend sind vor allem solche Fälle, in denen die Rezipientin oder der Rezipient keinen Einfluss darauf hat, z.B. wenn ein Schauspieler stirbt und die Rolle dann aus der Serie rausgescripted wird, oder wenn eine Schauspielerin aus welchen Gründen auch immer die Serie verlässt oder die Serie gar ganz abgesetzt wird. Da hat sich gezeigt, dass man als Rezipient_in ähnliche Symptome erlebt wie beim Abbruch einer realen sozialen Freundschaft: Verlassensein, Einsamkeit und auch physiologische, körperliche Reaktionen können folgen, was sehr beeindruckend ist, da es nur parasoziale Beziehungen waren. Wir reagieren zwar sehr stark auf solche Beziehungsabbrüche, aber im Gegensatz zum Verlust eines Freundes, wo sich die Trauer meist über längere Zeit hinzieht, ist diese Zeitspanne bei parasozialen Beziehungen deutlich kürzer.

Andreas Fahr: Und es gibt auch die Möglichkeit, das Ganze wieder zu erleben, in dem man eine Serie oder Staffel nochmals anschaut, um die Leute wieder in sein Leben zurück zu holen. Was wir im normalen Leben schlechter können, ausser wir schauen uns Fotoalben an und erinnern uns zurück. Da geht es auch wieder um Berechenbarkeit und Kontrolle: Ich weiss jetzt, was passiert, bin nicht mehr so stark herausgefordert und das kann als Genuss und Unterhaltung oder beruhigend erlebt werden.

Bei Sense8 war es doch auch so, dass nach Absetzen der Serie noch ein Film produziert werden musste, weil die Fans das Absetzen nicht ertragen haben.

Andreas Fahr: So ist das! Man war ja in die Geschichte involviert, hat mitgedacht und mitgeföhlt wie im richtigen Leben auch. Wir sind dann traurig und enttäuscht, dass die Staffel vorbei ist. Es ist zum Glück meistens und für die meisten zwar kurz und heftig, aber nicht so langfristig und tiefgehend.

Michelle Möri: Gerade spannend finde ich, dass, wenn eine Staffel zu Ende ist, es für die meisten Zuschauenden derselbe Effekt ist. Aber: In einer Studie mit einer anderen Doktorandin im Lead waren bei «The Biggest Loser» zwei Personen in den Fokus gestellt. Man hat die Leute diese Sendung bzw. sieben Folgen davon schauen lassen und jede Woche die parasozialen Beziehungen zu diesen beiden Figuren gemessen. Damals waren es Eheleute, die gemeinsam in dieses Biggest Loser Camp gezogen waren und später auch gemeinsam ausgeschieden sind. Das ist

auch eine Form des Beziehungsabbruchs: Die Sendung geht zwar weiter, aber wenn man mit gewissen Protagonist_innen eine Beziehung aufgebaut hat, und nur diese Figuren die Sendung verlassen, was heute in vielen Sendungskonzepten so ist, kann die Reaktion sein: «Stopp, ich sehe die Sendung jetzt nicht mehr! Mein Lieblingscharakter ist draussen, es kann nur noch schlimmer werden.» Die Forschung ist diesbezüglich zwar noch nicht so weit, aber man könnte diese *parasocial breakups* auch gezielt einsetzen und mit ihnen spielen. Denkbar ist, dass der Schauspieler, der für ein besseres Angebot die Serie verlässt, einen Teil des Publikums gleich mitnimmt.

Andreas Fahr: Eine der erfolgreichsten Serien überhaupt war und ist «Game of Thrones». Das Besondere daran war, dass im Laufe der ersten paar Staffeln auf einen Schlag plötzlich mehrere Protagonist_innen einfach umgebracht wurden. Weil das nicht üblich ist, gab es deshalb einen riesen Aufschrei. «Game of Thrones» ist trotzdem erfolgreich, weil es zwei Komponenten gibt, die bewirken, dass man dabeibleibt. Das eine ist, dass sie *character-driven* sind, also dass die Personen wichtig sind. Das andere ist aber, dass die Geschichte weitererzählt wird. Es kommen neue Figuren rein und wenn die Geschichte spannend ist und das Setting passt, kann man als Zuschauer_in durchaus auch wechseln und sich neue Charaktere suchen. Bezogen auf «The Biggest Loser» kann es auch sein, dass man nicht aufhört zu schauen, sondern dass man sich einen neuen Charakter sucht, vielleicht den zweitbesten, weil man wissen will, wie es weitergeht.

Warum werden manchmal tote Charaktere wieder zurückgeholt, z.B. in Form eines Geistes? Kaum habe ich um eine Figur fertig getrauert, ist sie schon wieder da!

Andreas Fahr: Das ist die sogenannte *willing suspension of disbelief*. Man muss, um einer Geschichte folgen zu können, bereit sein, bestimmte Dinge, die im normalen Leben physikalisch, sozial, psychologisch normalerweise nicht so stattfinden, auf sich zu nehmen, weil man sonst die Geschichte nicht geniessen kann. Wenn plötzlich wieder Leute auferstehen, die ich tot geglaubt habe, ist das enttäuschend, weil retrospektiv meine Gefühle und das was ich investiert habe, enttäuscht wird. Ich wurde quasi an der Nase herumgeführt. Es kann also schon passieren, dass sich Leute deswegen von den Inhalten abwenden. Bei «House of Cards» war Kevin Spacey der Hauptprotagonist. Die Serie war sehr erfolgreich, aber nachdem die Staffeln abgedreht waren, wurde der Schauspieler wegen sexueller Übergriffe angeklagt. Das hat retrospektiv einen massiven Effekt auf die Bewertung einer Serie, die man sehr gemocht hat. Dann kommen auch kognitive Prozesse, wie z.B. eine Entschuldigung: «In der Serie war es nur der Charakter und nicht der Schauspieler!». Über ein solches Stabilisierungsverhalten versucht man, sich retrospektiv noch den Genuss zu erhalten.

Letzte Frage: Euer Lieblingscharakter?

Michelle Möri: Ich habe eine sehr starke parasoziale Beziehung zu Sheldon Cooper aus «The Big Bang Theory». Ich habe alle Staffeln sicher schon sieben Mal geschaut, aber ich bin noch lange nicht am Ende.

Andreas Fahr: Das liegt einfach daran, dass Michelle Möri auch so eine hervorragende Wissenschaftlerin ist! Mir fällt nicht wirklich jemand ein. Ich habe tatsächlich lange Zeit mit Kevin Spacey geliebäugelt, aber das kann ich jetzt nicht mehr sagen, weil er wegen *sexual harassment* angeklagt ist. In der Serie ist er ein *bad guy*, der die Leute manipuliert. Ich wollte das nicht selbst lernen, aber die Faszination war da, weil ich mir vorstellen konnte, dass das auch im echten Leben funktioniert. Aber eine Freundschaft zu ihm würde ich nicht haben wollen.

Angela S. Hoppman ist Wissenschaftsredaktorin bei Unicom.

Unser Experte ► **Andreas Fahr** ist Professor für Empirische Kommunikationsforschung am Departement für Kommunikationswissenschaft und Medienforschung. Er forscht zu Mediennutzung, -rezeption und -wirkung, insbesondere Gesundheitskommunikation, Persuasion, Kultivierung, emotionale Medienwirkungen und Beziehungen von Mediennutzer_innen zu Medienpersonen.
andreas.fahr@unifr.ch



Unsere Expertin ► **Michelle Möri** ist Diplomassistentin am Departement für Kommunikationswissenschaft und Medienforschung. In ihrer Doktorarbeit forscht sie zu parasozialen Beziehungen von Mediennutzer_innen zu Serienfiguren.
michelle.moeri@unifr.ch



«L'amitié est indispensable au bon fonctionnement de la société»

Aristote classait l'amitié selon trois formes. Mais, surtout, le philosophe grec l'imbriquait complètement dans sa vision éthique et politique. Des théories qui, remises en contexte, sont plus pertinentes que jamais, selon la chercheuse Maude Ouellette-Dubé. **Patricia Michaud**

Sandra et Julie sont amies depuis sept ans. Plus précisément, depuis qu'elles ont fait connaissance lors d'un stage de grimpe dans les Dolomites. Les deux sportives se donnent régulièrement rendez-vous au pied d'une falaise rocheuse ou dans une salle d'escalade. Souvent, elles récompensent leurs efforts physiques communs en allant boire une bière, voire en s'offrant un ciné ou un concert. Mais voilà qu'un jour, Julie annonce à sa copine que pour elle, la grimpe, c'est fini: un pépin de santé récurrent l'oblige à renoncer définitivement à cette activité. Après la déception vient le réconfort: c'est sûr, les deux amies continueront à se voir, que ce soit pour aller randonner, manger au restaurant ou simplement papoter. Les semaines passent, les jeunes femmes ne se donnent pas rendez-vous. Fréquents au début, leurs échanges de textos deviennent de plus en plus sporadiques. Pas si amies que ça, finalement, Sandra et Julie?

Pas si vite, dirait Aristote. Selon le célèbre philosophe grec (384–322 avant notre ère), il existe différentes formes d'amitié. Celle liant Sandra et Julie fait partie «du premier type d'amitié, celle motivée par l'intérêt», rapporte Maude Ouellette-Dubé, assistante-diplômée en éthique et philosophie politique à l'Unifr. Tout comme celle du deuxième type (l'amitié par plaisir), l'amitié par intérêt «est accidentelle, c'est-à-dire qu'elle est basée sur un événement de la vie et non pas sur le lien entre deux personnes (pour ce qu'elles sont)». Dans une relation utilitaire, «les ami-es ont besoin l'un-e de l'autre pour une raison particulière et,

logiquement, si cette raison n'est plus d'actualité, l'amitié se dissout». Dans le cas de Sandra et Julie, l'amitié était cimentée par une activité commune. «Chez les seniors, on rencontre souvent des amitiés utilitaires portées par un besoin de sécurité, de réconfort, de soutien et/ou de compagnie.»

Le travail de toute une vie

Maude Ouellette-Dubé relève qu'Aristote ne portait pas un jugement négatif sur l'amitié par intérêt. Reste qu'il considérait ce type comme doté de la moins grande valeur. Un cran au-dessus dans l'échelle du philosophe antique se trouve l'amitié par plaisir, celle qui, comme son nom l'indique, lie des personnes souhaitant profiter d'instants de bonheur à plusieurs. «Les adolescents, toujours à la recherche de nouveaux types de plaisir, sont particulièrement adeptes de ce genre d'amitiés très fluctuantes.» Et de préciser que, comme dans le cas de l'amitié utilitaire, l'amitié par plaisir aura tendance à se dissoudre aussitôt que le but n'est plus rempli.

Parallèlement à ces deux sortes d'amitiés dites accidentelles, Aristote évoque une troisième forme, qu'il considère comme ayant le plus de valeur: l'amitié achevée ou accomplie. «Ce type d'amitié lie deux personnes qui s'apprécient pour ce qu'elles sont», souligne la philosophe. À l'inverse des amitiés par intérêt ou par plaisir, l'amitié accomplie «se construit sur la durée, demande d'apprendre à bien connaître l'autre». Maude Ouellette-Dubé poursuit: «On

rentre ici dans une vision de l'amitié très éthique: l'amitié achevée, c'est celle au sein de laquelle les partenaires sont égaux et s'aident à s'épanouir réciproquement.» Or, selon Aristote, «tendre vers la vertu, c'est le travail de toute une vie». Sans surprise, autant de temps et d'engagement ont pour finalité qu'on ne développe généralement une amitié de ce type qu'avec une poignée de personnes au cours de l'existence.

Amitié universelle

De tous temps, les philosophes se sont intéressés à l'amitié, rapporte la chercheuse. Dans le cas d'Aristote, deux chapitres de sa fameuse œuvre *Éthique à Nicomaque* y sont même dédiés. «Il s'agissait, en quelque sorte, d'une réponse – sous forme de clin d'œil – au *Lysis* (Sur l'amitié) de Platon, avec lequel il avait des désaccords.» Ce qui est particulièrement intéressant chez Aristote, et qui a largement marqué l'histoire de la pensée sur l'amitié, «est le fait qu'il l'imbrique complètement dans sa vision éthique et politique». Selon le philosophe, «les relations d'amitié précèdent les relations de justice, voire leur servent de socle». Au sens le plus large, l'amitié est donc perçue comme la relation entre tous les citoyen·nes, «du moins si l'on part du principe qu'une société est constituée de personnes bienveillantes, désireuses de collaborer et de se faire confiance».

Aristote va encore plus loin, ouvrant la porte à une amitié qui pourrait s'étendre «à la race humaine au complet», donc une amitié «qui serait la règle», même si elle se segmente en divers degrés. Et, comme toute règle, celle-ci comporte des exceptions. Parmi elles, on peut citer le cas «des vilains, des bandits et, de façon générale, des gens qui se sont exclus de la communauté et vivent selon d'autres lois, dictées, par exemple, par la peur». Ou encore des psychopathes, «avec lesquels il n'est pas possible d'être ami·e en raison de leur incapacité à être bienveillant·e». Car la bienveillance, c'est le fil rouge qui sous-tend l'amitié selon Aristote. «Et selon la plupart des autres grands courants de pensée à travers les âges, de celle de Mencius à celle de David Hume.»

Plus pertinente que jamais

Maude Ouellette-Dubé en est convaincue, la vision de l'amitié, telle que décrite par Aristote, a conservé sa pertinence au fil des siècles. «A condition, bien sûr, de faire abstraction du contexte dans lequel ces théories ont été écrites, à savoir une époque où les femmes étaient considérées comme inférieures et l'esclavagisme comme justifié.» Donc où les seules amitiés dignes d'intérêt étaient celles qui liaient les hommes.

La chercheuse fait remarquer que, à l'ère contemporaine, les catégories décrites par le philosophe antique apportent un éclairage intéressant sur les nouvelles formes de relations entre individus. «Prenez l'exemple des rela-

tions hommes-femmes: on s'écarte tout gentiment du modèle traditionnel judéo-chrétien, selon lequel la relation conjugale doit forcément tendre vers une relation amicale accomplie.» A l'inverse, «on commence à trouver acceptable qu'elle se base sur une amitié utilitaire, par exemple dans le but d'avoir des enfants ou de ne pas être seul, et que les amitiés accomplies se bâtissent ailleurs». Plus pertinente encore, tout particulièrement dans un pays semi-démocratique comme la Suisse, «la vision d'Aristote nous rappelle que l'amitié est indispensable au bon fonctionnement de la société».

Patricia Michaud est journaliste indépendante.

Les animaux sont-ils nos amis?

Un adage veut que l'animal soit le meilleur ami de l'homme. Vraiment? Maude Ouellette-Dubé a été mandatée – dans le cadre de la publication d'une collection en éthique animale – pour se pencher sur la possibilité d'amitié avec certains animaux. Pour ce faire, elle a repris la vision d'Aristote «selon laquelle l'amitié et la réciprocité sont indissociables». D'entrée de jeu, on se heurte à un double problème, puisqu'il existe «une relation de dépendance de l'animal envers l'homme et qu'il n'est pas possible pour l'animal de se retirer de la relation d'amitié». Donc, en l'état, «les conditions ne sont, à mon avis, pas réunies pour que cette réciprocité puisse exister, sauf éventuellement avec les chats».

Mais, au fond, pourquoi cette réflexion est-elle importante? «Actuellement, la question de l'exploitation des animaux fait couler beaucoup d'encre; or, en assimilant notre rapport aux animaux à de l'amitié, on peut facilement camoufler la nature asymétrique de ce rapport.» Selon la chercheuse, une amitié entre hommes et animaux n'est pas complètement exclue. Mais pour ce faire, «il faudrait sortir de cette asymétrie, ainsi que du lien de pouvoir». Bref, repenser fondamentalement le type d'attentes que nous avons envers les animaux: «Est-il acceptable qu'un cheval refuse d'être monté ou un chien d'obéir? Voilà les questions que nous devons nous poser.»

Notre experte ► **Maude Ouellette-Dubé** est assistante-diplômée en éthique et philosophie politique à l'Unifr. Originnaire de Mirabel au Québec, elle a étudié la philosophie à l'Université McGill (Montréal) et à l'Université de Genève. Ses recherches portent principalement sur l'attention, les émotions et l'éthique.
maude.ouellette-dube@unifr.ch



Gute Freundschaft, schlechte Freundschaft

Warum sind Freundschaften für Jugendliche wichtig? Wann können sie gefährlich werden? Wer ist besonders beeinflussbar? Und welche Rolle spielen die sozialen Medien? Christoph Müller, Professor für Sonderpädagogik, gibt im Interview Antworten. **Matthias Fasel**

Christoph Müller, was verstehen Sie unter Freundschaft?

Es gibt verschiedene Merkmale, die eine Freundschaft definieren. Freundschaften sind immer freiwillig, das ist ein entscheidender Unterschied zu Familienbeziehungen, die man sich nicht aussuchen kann. Zudem besteht eine emotionale Nähe. Ebenfalls wichtig: Freundschaften beruhen auf Gegenseitigkeit.

Welche Rolle spielen Freundschaften in der Entwicklung von Jugendlichen?

Eine sehr wichtige! In der Jugend stehen körperlich und geistig grosse Umbrüche an, gleichzeitig werden wichtige Entscheide gefällt, was die Zukunft betrifft. In dieser Situation bieten Freund_innen eine interessante Alternative zu der Perspektive der Eltern. Freundschaften bieten ausserhalb der Erwachsenenwelt einen geschützten Raum, in dem Jugendliche experimentieren können – auch mit Identitäten. Wollen sie eher zu den Punks in der Klasse gehören? Oder doch zu den Sportbegeisterten? Dieses Ausprobieren ist wichtig für die Entwicklung einer eigenen Identität.

In einer zunehmend individualisierten Gesellschaft wird es teils auch als negativ empfunden, sich einer Gruppe zuzuordnen. Zu Unrecht?

Das kommt natürlich auf die Gruppe an. Aber grundsätzlich bieten Gruppen Jugendlichen viele Möglichkeiten, Sachen voneinander zu lernen – zu kooperieren zum Beispiel, Kompromisse einzugehen, gemeinsam etwas auf die Beine zu stellen. Dadurch erleben Jugendliche Selbstwirksamkeit. Wenn sie sich etwa via Musik, Sport oder einer Umweltschutzbewegung zu einer grösseren sozialen Identität zusammenfügen, ist das gut für ihr Selbstbewusstsein. Man weiss auch, dass Freundschaften gegen Mobbing schützen. Problematisch ist es, wenn Gruppen sehr hierarchisch sind und wenige Figuren alles bestimmen, während der Rest gehorchen muss.

Es ist davon auszugehen, dass sich Jugendliche gegenseitig nicht nur positive Dinge abschauen.

Tatsächlich kann sowohl prosoziales als auch antisoziales Verhalten gefördert werden. Prosozial ist ein Verhalten, wenn es helfend und unterstützend ist. Zu antisozialem Verhalten zählen beispielsweise Aggression und Delinquenz. Studien zeigen, dass in beiden Bereichen die Peergruppen und speziell die Freund_innen eine wichtige Rolle spielen. Anders als Kinder befinden sich Jugendliche während eines Grossteils ihres Alltags unter Peers, sei es in der Schule oder in der Freizeit. Dadurch entstehen prägende Lernerfahrungen und soziale Vergleiche.

Was entscheidet darüber, welches Verhalten gefördert wird?

Beim Peereinfluss muss unterschieden werden zwischen Selektion und Sozialisation.

Beginnen wir bei der Selektion. Was entscheidet darüber, mit wem Jugendliche befreundet sind?

Das wird erst mal durch die Begebenheiten vor Ort bestimmt. Das kann in der Nachbarschaft sein oder in der Schule. Der wichtigste Ort zum Aufbau von Freundschaften ist in der Jugend die Schulklasse. Es geht sogar so weit, dass die Sitzposition in der Klasse eine Rolle spielt, weil diese beeinflusst, mit wem man viel Kontakt hat. Innerhalb dieses Kontexts hat dann durchaus das Sprichwort «Gleich und gleich gesellt sich gern» seine Richtigkeit. Wer ähnliche Verhaltensweisen und Interessen aufweist, findet sich eher. Es kann aber auch andere Beweggründe geben, etwa, dass sich Jugendliche erhoffen, von einer Freundschaft zu profitieren, weil die andere Person einen höheren Status hat.

Und wie wird im Zuge der Sozialisation prosoziales oder antisoziales Verhalten gefördert?

Ein wichtiger Mechanismus ist das Lernen am Modell. Häufig imitieren Jugendliche ein Verhalten, bei dem sie

beobachten, dass es zu Erfolg führt. Zweiter wichtiger Mechanismus ist das Verstärkungslernen. Viele Studien zeigen, dass sich Jugendliche im Bereich von antisozialen Verhalten in Gesprächen gegenseitig verstärken. Wenn zwei Personen stark antisoziales Verhalten zeigen, macht die eine vielleicht einen Witz mit einer Gewaltfantasie. Die andere lacht, setzt eins obendrauf – und so schaukeln sie sich gegenseitig hoch. Interessant ist, dass sich dieselbe Dynamik auch in Bezug auf ängstliches und depressives Verhalten zeigt, obwohl das eigentlich etwas ganz anderes ist als aggressives Verhalten. Auch dort kann in Freundschaften eine negative Spirale entstehen. Durch exzessives, nicht lösungsorientiertes Diskutieren eigener Probleme erleben Jugendliche zwar soziale Nähe, bestätigen sich manchmal aber auch gegenseitig in ihrem problematischen Verhalten.

Eltern wünschen sich für ihre Kinder die richtigen Freund_innen. Woran erkennen sie, welche Peers ihren Kindern guttun?

Es gibt beispielsweise zwei Bereiche, auf die Jugendliche selbst oder auch Eltern bei der Beurteilung von Freundschaften achten können: Der erste ist das Befinden. Wenn Eltern wahrnehmen, dass ihr Kind nach dem Kontakt mit den Freund_innen bedrückt nach Hause kommt, sich zurückzieht, unterdrückt fühlt, dann ist das der Moment, sich zu fragen: Was ist los? Der zweite Punkt ist das Verhalten. Merkt man, Jugendliche gehen in einer Freundschaft auf, entwickeln neue Kompetenzen oder erweitern ihr Interessenfeld, sind das positive Zeichen.

Sollten Eltern versuchen Einfluss auf die Auswahl der Freund_innen Jugendlicher zu nehmen?

In der Kindheit spielen Eltern eine grosse Rolle bei der Auswahl der Peers, weil sie im Alltag des Kindes fast alles strukturieren. In der Jugend lässt dieser Einfluss nach und das ist auch erst einmal gut so. Es ist eine Entwicklungsaufgabe, dass Jugendliche lernen, positive Beziehungen aufzubauen, Freund_innen zu suchen, Konflikte zu haben, diese auszuhalten und zu lösen. Gleichzeitig ist es nachvollziehbar und eigentlich auch gut, dass sich Eltern Sorgen machen oder Hoffnungen haben. Haben sie das Gefühl, Jugendliche rutschen ab in eine delinquente Laufbahn, sollten sie selbstverständlich versuchen, das zu verhindern.

Wie sollten sie dabei vorgehen?

Was die Forschung ganz klar zeigt: Drakonische Strafen und nur Verbote sind keine Lösung. Am problematischsten ist, wenn sich Jugendliche komplett verschliessen, den Eltern nichts mehr erzählen, sich über Verbote hinwegsetzen und unerreichbar werden. Deshalb sollte vielmehr in die Beziehung zum eigenen Kind investiert werden. Wichtig ist, dass immer Raum dafür bleibt, wo Jugendliche ohne

Vorverurteilung auf die Eltern zukommen können. Grundsätzlich können Eltern Jugendliche ermutigen, Freundschaften zu suchen, und ihnen Tipps geben – basierend auf den Interessen und darauf, was die Kinder gut können. Wenn sich jemand für Joggen interessiert, kann man aufzeigen, wo es einen Lauftreff gibt. So finden Jugendliche Gleichgesinnte – auch in einem strukturierten Kontext.

Wie gross ist der Einfluss von Peers – etwa im Vergleich zu demjenigen der Eltern?

Das unterscheidet sich je nach Bereich stark. Eltern bleiben auch in der Jugend sehr einflussreich für gewichtige Fragen, was die Zukunft betrifft, in Sachen Berufswahl zum Beispiel. Peers sind sehr wichtig im Bereich Sozialverhalten und bei Fragen von sozialen Beziehungen. Was gilt als cool? Was als uncool? Dazu gehören auch Konsumentscheidungen. Was kauft man? Was nicht? Jugendliche orientieren sich dabei stark an den Normen, die innerhalb einer Gruppe herrschen. Diese repräsentieren eine Art typisches Verhalten der Gruppe. Wer von dem zu stark abweicht, muss Sanktionen befürchten durch die Peers und droht, weniger populär zu sein. Das Verhalten vieler Jugendlicher ist deshalb stark auf Konformität zu bestimmten Peergruppen ausgerichtet.

In welchem Alter sind Jugendliche besonders beeinflussbar?

Zwischen 11 und 16 Jahren gibt es einen Peak. Durch die allmähliche Ablösung von den Eltern entstehen Unsicherheit und der Wunsch nach Orientierung. Zudem konnte auch neurologisch aufgezeigt werden, dass das Gehirn in der Jugendphase eine besonders hohe Sensitivität für sozialen Vergleich und soziale Verstärkung aufweist. Kognitive Kontrollprozesse sind weniger stark ausgeprägt als später bei Erwachsenen. Deshalb steigt bei Jugendlichen die Risikobereitschaft, wenn sie unter Peers sind. In den USA hat zum Beispiel eine Studie aufgezeigt, dass Jugendliche viel mehr Autounfälle verursachen, wenn Peers im Auto dabei sind.

Welche Jugendlichen sind besonders beeinflussbar?

Unsere Studien in Bezug auf antisoziales Verhalten zeigen, dass erstens Jugendliche, die eine geringe Impulshemmung aufweisen – also Mühe haben, sich in einer dynamischen Situation zurückzuhalten – besonders beeinflussbar sind. Sie überlegen sich nicht, welche längerfristigen Konsequenzen es hat, mit den Peers mitzugehen. Zweitens haben wir auch aufgezeigt, dass risikobereite Jugendliche empfänglicher sind. Genau wie solche, die von sich berichteten, häufig unstrukturierter Freizeitaktivitäten nachzugehen – zum Beispiel im Park abhängen. Was ich sehr interessant finde: In unserer Studie hat sich gezeigt, dass Jugendliche, die von den

anderen als cool und sozial dominant empfunden werden, selber stärker beeinflussbar sind als der Durchschnitt.

Warum ist das so?

Eine Erklärung könnte sein, dass sie als Entwicklungspioniere immer einen Tick voraus sein müssen. Sie müssen sich mehr trauen, aber nicht zu viel. Sie müssen also selbst schauen, was unter den Peers cool ist, was erwartet wird, weil auch ihr Verhalten letztlich darauf basiert. Die Leader haben also nicht nur viel Einfluss, sondern brauchen auch ein gutes Gespür für die Situation.

Gibt es geschlechterspezifische Unterschiede?

In Bezug auf antisoziales Verhalten spielt das Geschlecht eine wichtige Rolle. Bei stark nach aussen gerichtetem antisozialem Verhalten sind Buben deutlich beeinflussbarer durch die Peers als Mädchen. Interessanterweise ist es beim ängstlich-depressiven Verhalten genau umgekehrt. Dort sind vor allem die Mädchen beeinflussbar. Aus der Forschung weiss man, dass es für Mädchen noch wichtiger ist, soziale Nähe zu erleben, viel Zeit miteinander zu verbringen, miteinander zu reden, während bei Buben das Freizeitverhalten stark auf Aktivitäten ausgerichtet ist. Von Buben wird antisoziales Verhalten oft als besonders männlich wahrgenommen und deshalb mehr zum Vergleich untereinander herbeigezogen.

Woher nehmen Jugendliche ihre Rollenvorbilder für Freundschaften – und welche Rolle spielen dabei Konsum und Statussymbole?

Bilder, die in den Medien transportiert werden, haben natürlich einen Einfluss auf ihr Verhalten, ihre Einstellungen und ihre Wünsche. Zwischen den Jugendlichen sind Statussymbole ein Mittel von vielen, um die Identität auszudrücken. Man kann explizit sehr viel Wert auf Statussymbole legen, zum Beispiel bestimmte Markenkleider tragen. Man kann aber auch komplett dagegen sein. Beides ist eine Möglichkeit, sich gemeinzu machen mit einer Gruppe und gleichzeitig von anderen abzugrenzen. Grundsätzlich weiss man aber schon, dass soziale Statussymbole zu besitzen auch mit höherer Popularität korreliert.

Inwiefern haben die sozialen Medien Peerbeziehungen verändert?

Ein ganz grosser Unterschied ist: Jugendliche nehmen ihre Peers heute mit nach Hause. Sie können über soziale Medien auch um 23 Uhr im Bett noch miteinander kommunizieren. Das bietet viele positive Möglichkeiten. Vielleicht war es zu Hause schwierig und sie können sich noch austauschen. Aber es bedeutet auch, dass es schwieriger wird, abzuschalten. Dass selbst zu Hause nicht mal Ruhe ist mit Peers, kann anstrengend sein, gerade beim Thema Cybermobbing sogar sehr unangenehm. Der aktuelle

Forschungsstand zeigt, dass soziale Medien nicht per se etwas Schlechtes sind. Wenn wirklich kommuniziert wird, hat das positive Effekte auf Freundschaften, sie sind dann stabiler und besser. Das zeigte sich auch während der Covid-Pandemie. Wenn Jugendliche mit ihren Freund_innen über soziale Medien weiterhin kommunizierten, hatte das positive Effekte auf ihre psychische Gesundheit.

Erhöht sich durch das Internet und die sozialen Medien aber nicht auch die Gefahr, dass problematisches Verhalten verstärkt wird? Ein Hooligan wird in einschlägigen Foren problemlos andere Hooligans finden.

Das Risiko solcher Foren ist, dass es nur wenige Gegenstimmen gibt. In Bezug auf ungünstige Verhaltensweisen kann so ein Rückzug in eine soziale Blase deshalb problematisch sein. Das Internet bietet in Sachen Freundschaft viele Chancen – sollte aber nicht zum Rückzug in kleine Kreise führen.

Welchen Einfluss auf Freundschaften haben Plattformen wie Instagram, auf denen Jugendliche nicht in erster Linie direkt miteinander-, sondern eher über Bilder kommunizieren?

Auch hier kann positiver Austausch geschehen. Wenn soziale Medien jedoch nur zum sozialen Vergleich untereinander eingesetzt werden, kann das ungünstige Auswirkungen haben. Vor allem dann, wenn sich Jugendliche dadurch nur mit ihren eigenen Unzulänglichkeiten beschäftigen. Im Bereich des Peereinflusses gibt es Studien, die zeigen, dass Jugendliche schon durch die Anzahl Likes beeinflusst werden in Bezug auf verschiedene Verhaltensweisen. Auch wenn Freund_innen Bilder posten, wie sie rauchen und trinken, kann dies zu Verhaltensänderungen von Jugendlichen beitragen. Insgesamt ist allerdings wichtig: Peereinfluss ist immer nur einer von sehr vielen Faktoren, welche die Entwicklung von Jugendlichen prägen.

Matthias Fasel ist Gesellschaftswissenschaftler und Journalist.

Unser Experte ► Christoph Müller

ist Professor für Sonderpädagogik an der Universität Freiburg und verantwortlich für das deutschsprachige Studienprogramm Master of Arts in Sonderpädagogik / Vertiefungsrichtung Schulische Heilpädagogik. Seine Forschungsschwerpunkte liegen in den Bereichen Peereinfluss, Verhaltensprobleme, geistige Behinderung und Autismus.

christoph.mueller@unifr.ch





© KEVSTONE-SDA | Thelma and Louise



L'amitié face au handicap

Généralement considérée comme universelle, l'amitié se heurte à la notion de handicap. Il est grand temps de repenser cette valeur et le contexte socio-culturel qui l'entoure. **Martina Vuk**

L'amitié est universelle et représente une valeur essentielle pour le développement humain. Cependant, lorsque le discours sur l'amitié concerne des personnes handicapées, la discussion laisse souvent perplexe. Parmi d'autres, deux raisons majeures expliquent cette réalité: premièrement, les personnes handicapées sont exclues des modes ordinaires de participation à l'amitié. Deuxièmement, leur présence remet en question non seulement les façons établies de penser l'amitié, mais critique fortement le système de pensée dominant concernant la validité des relations personnelles, y compris l'idée de «l'autre». Les perspectives sur l'amitié avec les personnes handicapées sont donc polarisées, entre ceux qui sont plutôt réticents à l'égard de cette structure de la *philia* et ceux qui pensent que l'amitié avec les personnes handicapées est une réelle possibilité.

Des chiffres

Bien que l'inclusion et la participation des personnes handicapées dans la société aient évolué ces dernières années grâce à l'activisme social et aux initiatives en faveur des droits civils, un changement complet des attitudes socio-culturelles, dû aux conditions corporelles (physiques) des personnes handicapées, n'est pas encore vraiment réalisé. La recherche sur l'amitié SENSE (International Disability Alliance) a démontré que les personnes handicapées manquent toujours d'amitié. Un questionnaire, auquel 1004 personnes souffrant de divers handicaps ont participé, a révélé que 53 % d'entre elles se sentent seules; que 23 % disent se sentir assez ou très seules au cours d'une journée normale et que 6 % n'ont aucun ami. En outre, les avancées importantes qui ont été réalisées au cours des dernières décennies en vue de l'émancipation des personnes handicapées ont montré qu'il y a toujours un

manque d'interprétation cohérente et qu'il existe des compréhensions inadéquates de l'inclusion. Ces deux constats indiquent que les personnes affectées d'une déficience de développement souffrent de solitude, de stress et de dépression généralisés (Amado, 1993; Cushing, 2010; Lunskey, 2006). Les résultats ont également révélé que les relations avec les personnes handicapées sont représentées comme des formes de charité et de sacrifice, plutôt que comme de véritables relations personnelles et d'auto-transformation entre humains (Cushing, 2003; Reinders, 2000).

Repenser les bases

Non seulement le discours sur l'amitié impliquant des personnes handicapées «complique» les discussions courantes sur l'amitié, mais la raison pour laquelle les personnes handicapées n'ont pas d'amis s'enchevêtre dans des réalités anthropologiques et sociales plus profondes. En effet, les personnes handicapées ou, plus précisément, les personnes souffrant d'une déficience intellectuelle ou d'une déficience intellectuelle profonde, présentent souvent une forte critique de la validité des relations d'amitié traditionnelles et du système de pensée socioculturel. Par conséquent, la réalité de l'amitié avec les personnes handicapées exige en premier lieu de repenser l'anthropologie qui sous-tend le caractère interdépendant de l'amitié. En d'autres termes: si, premièrement, toutes les personnes ont une valeur et une importance anthropologiques égales et, deuxièmement, l'amitié a une application morale universelle, pour quelle raison les personnes handicapées physiques ou présentant une déficience intellectuelle n'ont-elles toujours pas la possibilité d'accéder à l'amitié de manière égale?

Les raisons sont nombreuses, mais la plus courante vise les attitudes socioculturelles qui, historiquement, limitent

les personnes handicapées sur le plan relationnel, les rendant vulnérables et dépendantes. Cependant, plusieurs études sur l'amitié et le handicap ont examiné la possibilité de nouer une amitié entre des personnes handicapées et entre des personnes avec et sans handicap. Les programmes communautaires ont permis de telles communications et ont montré une richesse possible de relations asymétriques. Elles ont aussi remis en question le cadre théorique de ce phénomène particulier (e.g. Calus, 2017; Chappell, 1994; Cushing, 2003; Grieg, 2015; Knox & Hickson, 2001; Pockney, 2006; Reimer, 2009).

Une relation d'égal-e à égal-e

De telles relations vont au-delà des attitudes de charité et de pitié. Elles offrent la possibilité de développer une véritable *philia*, basée sur la reconnaissance de l'interdépendance mutuelle, de la vulnérabilité et de l'acceptation de son véritable soi. Les perspectives pratiques d'un tel raisonnement ont également été mises en évidence au cours de ma recherche doctorale. En 2016, j'ai interviewé des personnes handicapées et des personnes sans handicap qui sont amies depuis un certain temps dans différentes communautés de L'Arche en Angleterre, en France et en Suisse. Lorsqu'on leur demande de caractériser leur relation d'amitié, plusieurs d'entre elles répondent: «Cette amitié était un endroit où je pouvais me sentir bien, un endroit où je pouvais être vulnérable; elle m'a aidé à découvrir que les gens pouvaient être mes amis pour des raisons qui n'étaient pas l'intérêt mutuel et les forces mutuelles, donc cette amitié m'a amené à m'aimer avec mes faiblesses et mes imperfections et à être heureux avec cela.»

L'appartenance interdépendante en tant qu'amis ne signifie pas être asservi, possédé ou immergé par l'amitié

Une analyse plus approfondie de ces réponses souligne quelques points clés concernant la complexité des idées associées à la notion de ce type d'amitié. Tout d'abord, elle est qualifiée d'inhabituelle ou hors contexte: une relation entre une personne handicapée et une personne non handicapée, caractérisée par une reconnaissance de la vulnérabilité et de la dépendance. Deuxièmement, la vulnérabilité d'une personne handicapée peut éventuellement interpeller une personne non handicapée et vice versa, exposant sa vulnérabilité au grand jour. Troisièmement, la condition de l'amitié est décrite en des termes tels que

vulnérabilité, faiblesse et imperfection. Enfin, le fait de considérer la vulnérabilité et la faiblesse comme partie de leur condition humaine et de leur relation d'amitié n'empêche pas celle-ci de s'épanouir.

Alors comment ce cadre de relation d'amitié asymétrique affecte-t-il le compte rendu général de la pensée sur l'amitié? L'appartenance interdépendante en tant qu'amis-es ne signifie pas être asservi, possédé ou immergé par l'amitié. L'ami-e découvre en l'autre sa propre potentialité humaine et relationnelle actualisée, devenant qui il est vraiment en étant accepté par cet ami-e. Les ami-es sont des personnes inégales ou différentes qui, ensemble, procèdent à l'actualisation de la communauté d'amitié. Les dispositions des ami-es à accepter la vulnérabilité et la différence de chacun-e ne constituent pas seulement une relation de participation interdépendante, mais elles créent une unité interdépendante, et non un asservissement par l'obligation morale de chacun-e envers l'autre. Le fait d'être ensemble ne renvoie pas seulement à la signification de l'amitié en tant qu'anthropologie relationnelle de la participation interdépendante, mais constitue une possibilité d'unité double où chaque personne reste elle-même par rapport à l'autre.

Notre experte ► **Martina Vuk** est chercheuse postdoctorale à l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme, et collaboratrice scientifique à la Faculté de théologie de l'Unifr. Elle a terminé sa thèse doctorale intitulée «Reconsidering Disability, Friendship and Otherness – Theological and Ethical Perspectives» à l'Université de Fribourg en 2019. Ses intérêts de recherche comprennent la vulnérabilité, le handicap, l'amitié et la robotique. Elle a étudié ces sujets avec des experts de Belgique, du Canada, d'Aberdeen (USA) et de Fribourg. Son projet de recherche postdoctorale est parrainé par le Fonds National Suisse de la recherche scientifique (FNS).
martina.vuk@unifr.ch

Frauen- freundschaften

Die Literatur und Kunst des 21. Jahrhunderts erweist einem vielschichtigen Konzept wieder die langverwehrte Ehre. **Katja Kauer**

Weibliche Lebensrealität ist ohne den spiegelnden Blick einer Freundin nicht denkbar, und war es nie. Im 18. Jahrhundert war die «Seelenschwester» weit häufiger Adressatin vertrauensvoller Gefühle als beispielsweise der eigene Ehemann. Bedingt durch präfeministische, bürgerliche Geschlechterrollenaufteilung waren Frauen innerhalb der häuslichen Sphäre auf ihre Geschlechtsgenossinnen verwiesen, während Männer in die Öffentlichkeit strebten. Das beförderte homosoziale Beziehungen, d.h. Bindungen, die unter Menschen desselben Geschlechts geknüpft wurden. Egodokumente aus vergangenen Epochen geben darüber Aufschluss und überraschen uns, weil wir aus spätmoderner Perspektive geneigt sein könnten, einige der Freundschaftsbekundungen als Ausdruck sexueller Liebe zu verstehen. Mit der Klassifizierung historischer Frauenfreundschaften als «lesbische Liebe» unterlägen wir jedoch einem irreführenden Anachronismus. Das gilt auch für das im 19. Jahrhundert gängige Konzept der romantischen Frauenfreundschaft. Bis zur Wende ins 20. Jahrhundert erschien sie als eine logische Folge weiblicher Sozialisation und nahm im Leben von Frauen einen ehrenvollen Platz ein; erst danach galt ausschweifende Emotionalität zwischen Frauen eine ganze Weile als bedenklich.

Der patriarchale Blick

Inspiziert durch Freud und durch die aufkommende Sexualwissenschaft änderte sich der Frauenfreundschaftsdiskurs. Menschen wurden wesentlich als Geschlechts- und Triebwesen verstanden. Die gefühlsintensive Frauenfreundschaft verlor ihre Unschuld. Exaltiert gelebte Freundschaftsbünde degradierten die befreundeten Frauen entweder zu «Invertierten» (=Homosexuellen) oder zumindest zu neurotischen Männerhasserinnen. Die Frauenfreundschaft, die nicht den Verdacht des Sexuellen auf sich zog, verlor im 20. Jahrhundert an Bedeutung,

und die Frauenfreundschaft, die diesen Verdacht weckte, wurde pathologisiert. Im Patriarchat bemisst sich Weiblichkeit hauptsächlich daran, wie begehrenswert eine Frau für das andere Geschlecht ist. Je beschränkter die sozialen Anerkennungsprozesse für Frauen waren, desto augenfälliger wurden sie auf ihren geschlechtlichen Wert reduziert. In der Literatur konnte eine Freundin der Hauptfigur kaum mehr als die helfende Hand zur weiblichen Vervollkommnung als Geliebte/Gattin/Mutter reichen. Frauenfreundschaft spielte literarisch meist nur eine nebensächliche Rolle und fristete lange ein Schattendasein. Männerfreundschaft wurde als höherwertig angesehen. Sie galt als Beziehungsform, die Frauen, geprägt von Eifersucht und Rivalität, nie für sich erreichen könnten. Dass es Frauen an aufrichtigen Gefühlen gegenüber ihrem eigenen Geschlecht mangle, ist ein verheerendes, misogynies Klischee, das wahrscheinlich viele von uns schon einmal gehört oder gelesen haben. Im 20. Jahrhundert dominierte es den Alltagsdiskurs über Frauenbeziehungen so stark, dass Frauen, die beispielsweise als Kolleginnen tätig waren, selbst wenn sie sich selbst als Freundinnen bezeichnet hätten, gern eine latente oder offene Rivalität unterstellt wurde. Die Vorstellung einer stetigen Rivalität untereinander (Stichwörter: «Zickenkrieg», «Stutenbissigkeit») mag Frauen im vergangenen Jahrhundert tatsächlich im weiblichen Umgang beenzt haben. Lange Zeit galt weiblich-weibliches Networking als weniger erfolgversprechend denn das männliche. Zahllos sind die literarischen Beispiele für falsche Freundschaften und Illoyalität unter Frauen, egal, ob wir uns Unterhaltungsliteratur oder feministische Klassiker anschauen. Die Südstaatschönheiten in Margaret Mitchells *Vom Winde verweht* (1936) hassen sich bzw. konkurrieren um männliche Aufmerksamkeit genauso stark wie die Kleinbürgerinnen in Elfriede Jelineks *Liebhaberinnen* (1975). Männliche

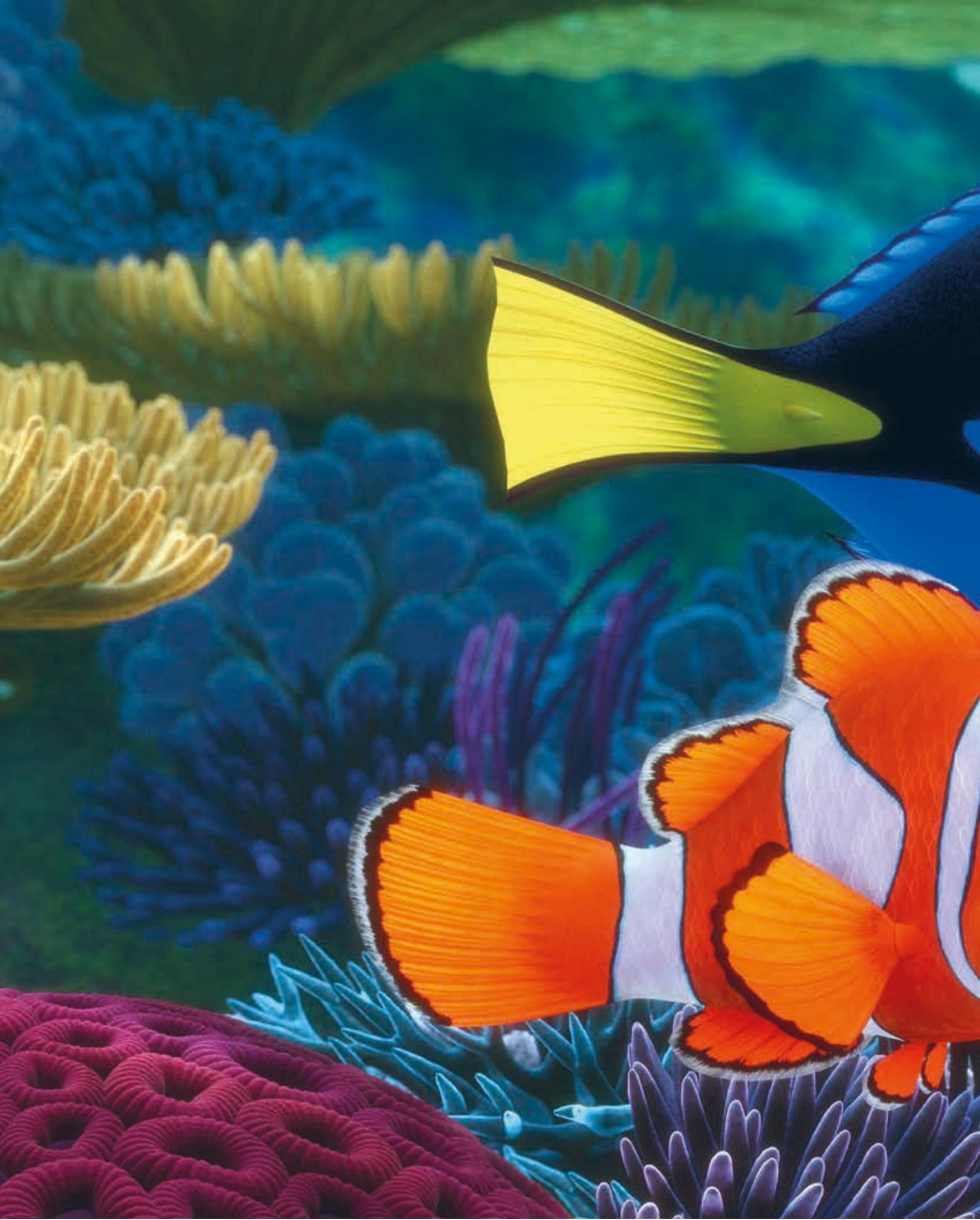
Präsenz vermag Sympathie unter Frauen auszuschalten, wie es schon die Leser_innen des ausgehenden 19. Jahrhunderts in Leo Tolstois berühmten Ehebuchsroman *Anna Karenina* (1877/78) vorgeführt bekamen. Die zunächst noch schwärmerische Verehrung Kittys für die strahlende Anna schlägt in Verachtung um, als Wronski zwischen sie tritt. Kitty trägt Anna ein Leben lang nach, dass der Mann, von dem sie einst glaubte, er wäre ernsthaft an ihr interessiert, sich von ihr abwendet, als er Anna kennenlernt. Durch die Belichtung der erbitterten weiblichen Konkurrenzkämpfe wurden zärtlichere Konzepte von Frauenbeziehungen in der Kunst überschattet. Frauenfreundschaft als nichtig zu degradieren, akzentuiert die bürgerliche Genderideologie. Frauen gelten darin als listig, würdelos und irrational. Achtbarkeit, Charakterstärke und Rationalität finden sich auf Seiten des Mannes, was ihn zu tiefer und aufrichtiger homosozialer Bindung befähigt. Selbst als die Idee eines weiblichen Geschlechtscharakters längst zerbröckelt war, diente sich der Frauenfreundschaftsdiskurs noch immer patriarchalen Strukturen an. In der Populärkultur entstand zwar etwas, das ich hier verkürzt den *Sex and the City*-Diskurs nenne, also Frauenfreundschaft, die nicht vordergründig durch Konkurrenz, sondern durch gemeinsame Shopping- und Partyerlebnisse geprägt ist. Diese harmlosen Freundschaften erschienen aber oft als Zweckbündnisse zum Männerfang, denn die Mr. Bigs blieben die zentralen dritten Personen, deren Begehren/Liebe es zu wecken galt. Manchen Kritiker_innen fiel in diesem konsumorientierten Freundschaftsphänomen mehr die weibliche Versklavung als das feministische Potential ins Auge.

Der feministisch inspirierte Blick

Dieser Befund ist im 21. Jahrhundert nicht mehr haltbar. Frauenfreundschaften haben begonnen, sich in der Kunst wieder einen achtbaren Platz zu erobern. Viele Texte, so u. a. Lisa Kränzlers vielbeachteter Roman *Im Nachhinein* (2013), stellen dar, wie sich Frauen über die Beziehung zu anderen Frauen subjektivieren, und dass ihre heterosexuellen Beziehungen weder von ausschliesslicher noch grösserer Bedeutung für sie sind als die homosozialen. Männer spielen weiterhin eine Rolle, aber die «Zwangsheterosexualität», um den Begriff der feministischen Dichterin Adrienne Rich aufzugreifen, ist nicht das erschöpfende Thema. In dem Masse, wie weibliche Figuren in der Gegenwart immer konturierter gestaltet werden, treten auch ihre homosozialen Beziehungen stärker in den Vordergrund. Autorinnen, die nach der zweiten Welle der Frauenbewegung geboren wurden, rücken weibliche Beziehungsgeflechte ihrer Frauenfiguren ins Blickfeld. Diese treten aus dem Schatten der beengenden Rolle des männerfixierten, sexuellen Objekts heraus, unabhängig davon, ob sie Männer begehren oder nicht. Die Beziehung zu

einer Freundin, kollegial, romantisch oder erotisch, wird oft zum Schlüssel für ihre Entwicklung. Ich spiele nicht auf ältere feministische Bekenntnisliteratur wie Verena Stefans *Häutungen* (1975) an, sondern meine Gegenwartsromane wie Simone Meiers *Fleisch* (2017; erotische Funktion), Juli Zehs *Unterleuten* (2016; romantische Funktion) oder Jovana Reisingers *Spitzenreiterinnen* (2020; kollegiale Funktion). Anstatt mit Textanalysen anzuschließen, ermuntere ich Sie, sich Ihre jüngsten Lektüren zu vergewärtigen! Ist es dort nicht so, dass dem Wunsch der Frauen nach Bindung an ihr eigenes Geschlecht entsprochen und dem patriarchatskonformen Konkurrenzverhalten widersprochen wird? Als Kulturwissenschaftlerin kann ich nur im wörtlichen Sinn hellsehen; daher ist mir unbekannt, welche Texte/Filme/Songs Ihnen gerade in den Sinn kommen. Das vermehrte Auftreten von Frauenbeziehungen in der Gegenwartskultur findet, so meine Erfahrung, bei Studierenden Resonanz. Durch den ideologischen Rückenwind der vergangenen feministischen Bewegungen sind Heldinnen, die allein auf das Heilsversprechen romantischer, heterosexueller Liebe abonniert waren, weggeweht und durch Frauenfiguren, die in verflochtener Weise mit anderen Frauen agieren, erneuert worden. Die Literatur ist von altväterlichen Gendervorstellungen befreit, die Frauen einst die Tiefe und Neigung für aufrichtige freundschaftlich-liebevolle Bindung an ihre Geschlechtsgenossinnen absprachen. Die Darstellung von weiblich-weiblichen Bindungen eröffnet keinen realitätsfernen oder bisher stets versperrten Raum; denn unabhängig, wie die Literatur dazu stand, gab es diesen schon immer. Der literarische Gegenwartsdiskurs verhilft jedoch, so meine ich, weiblicher Freundschaft zu neuen Ehren und wirft damit misogyne Rivalitätsklischees über den Haufen; wie denn die Kunst immer schon dazu diente, uns damit zu beflügeln, was uns entfallen schien.

Unsere Expertin ► **Katja Kauer** lehrt Literatur- und Kulturwissenschaft am Departement für Germanistik. Ihre Forschungsgebiete sind u.a. *Gender- und Queerstudies*. Im Herbstsemester 2021/22 wird sie im Fachbereich *Genderstudies* einen interdisziplinären Einführungskurs anbieten. katja.kauer@unifr.ch





© KEYSTONE-SDA | «Finding Nemo»

Prier, c'est rester avec un ami

La prière n'est pas un acte ponctuel ou un moment à prendre, mais un dialogue continu avec Dieu. C'est la vie tout entière qui doit être vécue comme une prière. **Mariano Delgado**

Dans son célèbre livre *Das Gebet. Eine religionsgeschichtliche und religionspsychologische Untersuchung* (1918), l'érudit des religions Friedrich Heiler appelle la prière «le cœur et le centre de toute religion. Ce n'est pas dans les dogmes et les institutions, pas dans les rites et les idéaux éthiques, mais dans la prière que nous saisissons la vie religieuse réelle». Il le prouve par des citations de théologiens et de mystiques de différentes religions, mais aussi par les mots de Ludwig Feuerbach, le plus radical des critiques de la religion: «L'essence la plus profonde de la religion est révélée par l'acte le plus simple de la religion – la prière.» Même à l'«époque séculière», la prière est inscrite dans le cœur de l'homme.

Nous vivons à une époque où des membres de différentes religions coexistent dans la même société. Dans le quartier, mais aussi sur le lieu de travail, dans les établissements d'enseignement et dans les médias, nous sommes confronté-es à des personnes, des formes de prière et des valeurs d'autres religions. Et nous avons appris à respecter ce qui est vrai, beau et sacré en elles. Cela n'a pas toujours été le cas. Lorsque les Espagnols ont conquis le Mexique en 1521, les missionnaires ne comprenaient guère l'œuvre de Dieu dans la religion aztèque. Et pourtant, les Indiens priaient aussi avec ces belles paroles:

«Dans le ciel tu habites.
Tu tiens la montagne.
Anahuac (= le monde) est entre tes mains.
On t'entend, invoque et vénère partout.
On cherche partout ton honneur et ta gloire.
Dans le ciel tu habites.
Tu tiens la montagne.
Anahuac est entre tes mains.»

La prière: dialogue avec Dieu

Parmi les règles générales de conduite des peuples indiens, on trouve ce conseil: «Levez-vous avec le soleil pour prier. Priez seul. Priez souvent. Le Grand Esprit t'écouterait si tu ne fais que parler.» Il en découle une compréhension de la prière telle qu'elle est partagée par la plupart des religions: un «dialogue» avec cet être intangible que nous appelons Dieu. C'est une tâche théologique urgente, aujourd'hui, que de dépasser la posture chrétienne de supériorité dans le dialogue interreligieux et d'œuvrer humblement à montrer aux chrétiens, mais aussi à celles et ceux qui sont intéressés par la voie chrétienne, ce que signifie la «prière chrétienne», sans pour autant qualifier ou même dévaloriser la prière des autres religions.

Le point de départ est de prendre conscience, avec le Concile Vatican II, de la «vocation de l'homme à communier avec Dieu», puisque Dieu l'invite, depuis le début, à dialoguer avec Lui, comme son «interlocuteur»: «Car, si l'homme existe, c'est que Dieu l'a créé par amour et, par amour, ne cesse de lui donner l'être» (*Gaudium et spes* 19). Ce n'est donc pas «le» dialogue avec Dieu, qui existe aussi dans d'autres religions, mais sa forme et son contenu qui constituent le trait distinctif de la prière chrétienne. Il est certain que le Notre Père est la prière enseignée par Jésus – et qu'il contient tout ce qui caractérise la prière chrétienne. Mais Jésus, en qui, selon la conception chrétienne, «sont cachés tous les trésors de sagesse et de connaissance» de Dieu (Col 2, 3), a beaucoup plus à nous apprendre. Et la tradition chrétienne nous dit que nous pouvons accéder à ces trésors par la prière intérieure ou mentale, la prière contemplative.

Une relation d'amitié avec Jésus

C'est ce qu'a compris, avec ses propres accents, la mystique Thérèse d'Avila (1515–1582). Elle a vécu à une époque où

les théologiens et les autorités de l'Église veillaient avec zèle à ce que les laïcs et même les religieuses ne prient qu'oralement et ne se consacrent pas à la prière intérieure. Thérèse s'est moquée de ceux qui ont dit «ce n'est pas pour les femmes, car les illusions leur viennent», «elles feraient mieux de filer», «elles n'ont pas besoin de telles délicatesses», ou encore «le Notre Père et l'Ave Maria suffisent». Forte de sa propre expérience de la prière mentale, elle recommandait à celles et ceux qui l'avaient commencée de ne pas y renoncer, «advienne que pourra, que l'effort soit aussi grand qu'il puisse être, contre toute critique, d'où qu'elle vienne», car la prière intérieure est «le remède par lequel nous pouvons nous raccommo-der, tandis que sans elle tout devient beaucoup plus difficile». A celles et ceux qui ne se sont pas encore plongés dans cette prière, elle demande, «pour l'amour du Seigneur, de ne pas laisser échapper un si grand bien. Il n'y a rien à perdre ici, seulement à gagner».

En quoi consistait alors son expérience de la prière mentale pour qu'elle la recommande si fortement? C'est une école de transformation vers Jésus par la culture de l'amitié avec lui. L'essentiel est de comprendre que «la prière mentale n'est rien d'autre que de rester souvent seul avec un ami, simplement pour être avec lui parce que nous savons avec certitude qu'il nous aime». Ce qui compte, c'est une relation personnelle et aimante avec Jésus, quels que soient les lieux et les temps, en étant toujours conscient de son amour, mais aussi de la parenté et de la différence entre lui et nous, car il est aussi «Dieu» et doit être pris au sérieux. Une telle prière ne nécessite pas toujours des mots. Il ne s'agit pas non plus de «penser beaucoup» ou d'étirer discursivement l'imagination avec des images pieuses, mais d'«aimer beaucoup» face à l'amour de Dieu incarné «pour nous».

Thérèse recommande parfois des modes de contemplation, notamment la souffrance de Jésus au pilier de la flagellation, sur le mont des Oliviers et sur le Golgotha, mais elle encourage le libre choix des thèmes selon l'état d'esprit de la personne concrète et n'insiste nullement sur un schéma rigide, comme il était d'usage à l'époque. Car ce qui lui importe, ce n'est pas la transmission de certaines méthodes de prière, d'exercices spirituels, de postures corporelles ou de considérations profondes, mais l'encouragement d'une relation d'amour vécue avec Jésus. Tout ce qui contribue à approfondir cette relation d'amitié sert le progrès spirituel.

Tout le monde peut prier

La prière n'est pas l'accomplissement d'un devoir pour plaire à Dieu, elle n'est pas non plus un événement ponctuel qui doit être répété et prolongé aussi souvent que possible. Elle est un «événement relationnel» qui ne peut pas être limité à certains moments, mais qui imprègne toute la vie. De ce point de vue, il est absurde de diviser la vie en

temps de prière (contemplation) et temps d'action, et de diviser les personnes entre celles qui prient et celles qui n'ont pas le temps de le faire. Si la prière est une question de confiance et d'amour et non de temps et de lieu, alors tout le monde peut être une personne qui prie. Et on ne peut ensuite déléguer cette prière à d'autres, car l'amitié avec Dieu, avec le bon Jésus, peut et doit être vécue par chacun-e lui-même. Le but de la prière mentale est de vivre la vie comme une prière, dans une relation d'amitié avec Jésus, qui était «doux et humble du cœur» (Mt 11,29), afin de faire l'expérience que, «veillant ou dormant, nous vivions alors unis à lui» (1 Th 5,10) et que «rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ» (Rm 8,39).

Selon Jn 14,23 («Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole, et mon Père l'aimera; nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure»), Thérèse sentait que Jésus, qu'elle aimait, avait fait sa demeure en elle. En priant mentalement, il a appris qu'il ne bougera pas, que son amitié est constante. Ce texte célèbre est donc l'expression de son expérience de la prière, même si sa filiation n'est pas tout à fait certaine, et pour Thérèse c'est plutôt l'«humilité» et l'«amour» que la «patience» qui obtient tout du bon Jésus:

*«Que rien ne te trouble,
que rien ne t'épouvante,
tout passe,
Dieu ne sort pas de toi,
la patience obtient tout.
Celui qui a Dieu avec lui
ne manque de rien:
Dieu seul suffit.»*

Notre expert ► **Mariano Delgado** est professeur d'histoire de l'Église, directeur de l'Institut pour l'étude des religions et le dialogue interreligieux et doyen de la Faculté de théologie.
mariano.delgado@unifr.ch

Politische Freundschaften – darf man das?

Freundschaften werden in der Politik gerne mit Seilschaften assoziiert und haben keinen guten Ruf. Dabei ist *Civic friendship* in einer Demokratie durchaus salonfähig und politisch sinnvoll. **Matthias Fasel**

«Der Begriff Freundschaft hatte im Zusammenhang mit Politik schon immer einen pejorativen Beigeschmack», sagt Nicolas Hayoz. Der Professor für Politikwissenschaften erklärt auch gleich, wieso: «Es gibt grosse Debatten darüber, ob Freundschaft in der Politik etwas zu suchen hat.» In der Realität ist Politik ohne Freundschaften allerdings kaum vorstellbar. Die Schweiz ist ein gutes Beispiel dafür, sie ist das Land der informellen Beziehungen, der Partei- und Gewerkschaftsfreund_innen. Die Grenze hin zu problematischen Freundschaften verläuft mitunter fließend; wenn es um Machtspiele geht, Filz entsteht und bei der Postenbeschaffung auch die politische Couleur eine Rolle spielt, wie zuletzt bei Christian Levrats Nominierung zum Verwaltungsratspräsidenten der Schweizerischen Post. «Solche Dinge kann man bedauern und muss man im Auge behalten – aber eine Demokratie muss damit umgehen können.»

Negativbeispiel Russland

Ganz anders sieht es aus, wenn es um Machtmissbrauch geht. Eine klare Grenze wird dort gezogen, wo es um illegale Machenschaften geht, um Korruption etwa. Gerade in vielen südlichen und osteuropäischen Ländern ein verbreitetes Problem. «Nehmen wir zum Beispiel Wladimir Putins Freundschaften – sein ganzes System in Russland lebt von Beziehungen, bei denen sich bereichern kann, wer die richtigen Leute kennt.» Es sind asymmetrische Freundschaften, die in Richtung Klientelismus und Patronage gehen. Die Devise lautet: Wenn ihr mir helft zu gewinnen, kann ich euch in die richtige Position bringen.

Das Problem: Wenn in bestimmten Ländern immer mehr Geld vorhanden ist, steigt auch die Korruptionsgefahr.

«Putin etwa steht so viel Geld zur Verfügung, dass er seine Freund_innen locker bei der Stange halten kann. Es lohnt sich für sie, hat aber seinen Preis – sie müssen liefern und schweigen. Demokratiepoltisch ist das natürlich fatal.» Nicht umsonst lautet in Russland ein Sprichwort, hundert Freund_innen seien wichtiger als hundert Rubel. «Doch wenn man nur über Beziehungen Ärzt_innen findet, die die kranke Mutter operieren, ist das problematisch.»

Aristoteles wiederentdeckt

Wann aber sind Freundschaften demokratiepoltisch sinnvoll? «Wenn es nicht um Macht geht, vielleicht sogar über Parteigrenzen hinaus Freundschaften entstehen. Wenn man gemeinsam schaut, dass das Ganze stimmt – also nicht die Eigeninteressen, sondern die kollektiven Interessen in den Vordergrund stellt. Damit nähern wir uns bereits der zivilen Freundschaft an», erklärt Hayoz.

Der Begriff *Civic Friendship*, ins Deutsche mal mit «politische Freundschaft», mal mit «zivile Freundschaft» übersetzt, hat in den letzten Jahren in der Politikwissenschaft an Bedeutung gewonnen. Es ist eine eher abstrakte Vorstellung von Freundschaft, die der politischen Philosophie entstammt. «Sie wurde lange vernachlässigt, dabei sagte bereits Aristoteles, Freundschaft solle etwas sein, das auch in Richtung einer guten Beziehung unter den Bürger_innen gehe.» Nicolas Hayoz findet den Begriff ein gutes Konstrukt, um demokratiefeindlichen Entwicklungen entgegenzustellen. «Die Demokratien stehen vielerorts unter Druck, werden herausgefordert von mächtigen Gruppen, die eine nationalistische Konzeption vertreten. Das ist in Polen und Ungarn genauso der Fall, wie in den USA. Auch in der Schweiz sind Teile der Bevölkerung nationalistisch orientiert.»

Nationalismus und Populismus funktionieren immer über Abgrenzung und Ausschluss, egal ob von Andersdenkenden oder von Ausländer_innen. Sie sind damit das Gegenteil von ziviler Freundschaft, die für Öffnung, Integration und Rücksichtnahme steht. «Wir leben in einer anonymisierten Gesellschaft, in der Freundschaft im öffentlichen Raum marginalisiert und völlig privatisiert wird.» Hier setzt der Begriff der politischen Freundschaft an, um zu versuchen, die Beziehung zwischen mehrheitlich Fremden dennoch auszudrücken. Statt eine Gesellschaft im extrem liberalen, egozentrischen Sinn zu betrachten, in der alle bloss für sich selbst schauen, bietet er eine normative Vorstellung von einer Gesellschaft, die auf gemeinsamen Werten aufbaut.

Warum haben Ausländer_innen kein Stimmrecht?

Civic Friendship unterscheidet sich von ähnlichen Begriffen wie Solidarität, Zivilgesellschaft oder Vertrauen. «Der Begriff hat den Vorteil, dass die Mitmenschen als mögliche Freund_innen betrachtet werden, die potenziell gemeinsame Werte vertreten. Und wenn das nicht der Fall ist, ist es eine Einladung, um sich zu fragen: Was können wir machen, um einen gemeinsamen Standpunkt zu finden? Was macht uns gemeinsam aus?» Nicolas Hayoz schiebt als Denkanstoss weitere Fragen nach, die sich in diesem Zusammenhang in der Schweiz aufdrängen: Schliessen wir in diese Freundschaft nur diejenigen mit ein, die den Schweizer Pass haben? Was ist mit den zwei Millionen Ausländer_innen? Sollten die nicht ebenfalls das Stimmrecht erhalten? Was können wir sonst tun, um sie möglichst gut zu integrieren? Und was ist mit den jungen Menschen? Würde womöglich eine Senkung des Stimmrechtsalters auf 16 Jahre dabei helfen, sie als Partner_innen ins Boot zu holen?

Problematische Ungleichheit

Populismus und Nationalismus sind nicht die einzigen Gefahren, denen die zivile Freundschaft ausgesetzt ist. Auch im Zusammenhang mit dem Kapitalismus drängen sich Fragen auf. «Ungleichheit ist Gift», sagt Hayoz. Genau wie Individualismus und Liberalismus. «Obwohl ich selbst ein liberaler Mensch bin, sehe ich ein, dass der Liberalismus korrigiert werden muss. Es braucht eine Antwort auf die Frage, wie wir in Zeiten, in denen alles immer mehr auseinanderdriftet, trotzdem so etwas wie Gemeinsinn bewahren.» Wichtig sei, sich nicht bloss auf sein eigenes Gärtchen zu konzentrieren. «Ich habe in meinem Umfeld schon Menschen sagen gehört, die besten Nachbar_innen seien diejenigen, die man nie sehe. Das sind natürlich nicht beste Voraussetzungen», sagt Hayoz und lacht.

Ähnliche Denkmuster sind in sogenannten «warmen» Gesellschaften erkennbar, in denen nur die eigene Familie zählt und Loyalität im Vordergrund steht. «Das sind meist

dieselben Länder, die auf politischer Ebene keinen Gemeinsinn entwickeln und nicht mit Opposition und Dissidenz umgehen können.»

Gefährliche *Cancel Culture*

Civic Friendship basiert auf Dialog. Klar deshalb, dass ihr auch die *Cancel Culture* schlecht bekommt. «Die Idee der zivilen Freundschaft besteht ja darin, Werte zu finden, die man teilen kann – auch wenn man noch so lange suchen muss. Das funktioniert natürlich nicht, wenn man andere als Idiot_innen betrachtet, die man mundtot machen und bestrafen muss, nur weil einem die Äusserungen nicht passen.» Tendenzen hin zu einer Zensurkultur sind gefährlich, zu wichtig ist es demokratiepolitisch, auch mit anderen Meinungen umgehen zu können. Ohne diese Fähigkeit droht eine Gesellschaft, in der nur innerhalb von Blasen kommuniziert wird. «Dann befinden sich zwar alle in einem schönen, homogenen Raum, in dem alles wattiert ist und niemand aneckt. Die Idee von Gemeinwohl und gemeinsamer Orientierung geht ohne Meinungs austausch im öffentlichen Raum allerdings früher oder später verloren.» Die Gesellschaft droht sich dann in ein Nebeneinander von verschiedenen Gemeinschaften aufzulösen, die nichts miteinander zu tun haben.

Frauenbewegungen als positive Beispiele

Stellt sich die Frage: Wie können Bürger_innen all diesen Gefahren entgegenwirken? «Vereine und Verbände sind freundschaftsähnliche Gebilde, in denen unser Gemeinsinn trainiert wird.» Ständig entstehen auch neue Bewegungen. Wie wichtig diese in einer Demokratie sein können, zeigt allein schon die Tatsache, dass autoritäre Regimes sie mit Repression unbedingt verhindern wollen – nicht immer mit Erfolg. «In Belarus haben Tausende Frauen unter extremen Bedingungen die Kraft der zivilen Freundschaft entdeckt.» Wesentlich einfacher haben es die Bürger_innen in funktionierenden Demokratien, wichtig ist ihr Beitrag aber auch dort. «Dass die Jungen und die Frauen in der Schweiz mehr und mehr auf ihre Anliegen aufmerksam machen, ist sehr erfreulich. Solche Bewegungen braucht es auch in Zukunft – deshalb ist politische Bildung so wichtig.»

Matthias Fasel ist Gesellschaftswissenschaftler und Journalist.

Unsere Experte ► **Nicolas Hayoz** ist Politikwissenschaftler und Professor am Departement für Europa-studien und Slawistik.
nicolas.hayoz@unifr.ch

Les livres peuvent-ils être nos amis?

Tisser une relation profonde, dérouler le fil de la vie et de ses lignes, puis en tirer de nouvelles perspectives: la littérature peut être compagne d'aventure, consolatrice et réflexive...
comme une véritable amie. **Marta Fumi**

Libri comites: les livres compagnons, écrivait Francesco Petrarca (1304–1374) en s'adressant aux livres qui contenaient les œuvres des anciens. Il les aimait comme des amis en chair et en os, au point d'aller jusqu'à écrire des lettres aux anciens, comme si l'écriture pouvait annuler la distance du temps. Avant lui, Dante Alighieri (1265 – 1321) avait choisi le poète latin Virgile comme guide dans son voyage imaginaire à travers l'enfer et le purgatoire, l'appelant «père», «mon maître et mon auteur», même si Virgile avait vécu treize siècles avant lui. C'est *l'Ulysse* de l'Enfer de Dante que Primo Levi (1919 – 1987) raconte à son compagnon Pikolo dans le véritable enfer du camp de concentration, trouvant dans les vers du poète médiéval la force de résister et de rappeler, à lui-même et à son ami, leur humanité, que toutes les circonstances extérieures de ce lieu tentent d'annihiler.

Première rencontre

Il existe de nombreux types de livres, mais ceux que je préfère sont les livres qui constituent le patrimoine de notre littérature. La lecture et l'étude de ces œuvres nous permettent de rencontrer un monde différent du nôtre: le monde de chaque auteur, caché et symbolisé par l'objet-livre. C'est une rencontre riche, stimulante, extravagante, parfois bouleversante. Lorsque je lis, j'essaie d'abord de rester en silence afin d'accueillir la voix du livre, de me brancher sur son message, d'entrer dans son monde; mais le dialogue ne s'arrête jamais là. Il se poursuit, il remet en question mon expérience personnelle du monde et mes valeurs. La confrontation avec la voix du livre exerce ma capacité d'écoute et remue toujours quelque chose

en moi. C'est pourquoi, après chaque expérience authentique de lecture profonde, mon expérience de la vie n'est plus ce qu'elle était auparavant. Avez-vous déjà fait un choix important après avoir terminé la lecture d'un livre comme *l'Odyssée* d'Homère, ou *Le désert des Tartares* de Dino Buzzati, ou *L'histoire sans fin* de Michael Ende? Les livres-amis me rappellent que je peux être meilleure que la personne que je suis aujourd'hui; que la vie est une expérience infiniment plus riche que ce que les médias sociaux voudraient me faire croire; qu'il vaut la peine de cultiver des idéaux et de se battre pour construire un monde plus juste.

Nouer la relation

La construction de ces valeurs n'est pas facile: c'est pourquoi la lecture est parfois un combat. Il peut arriver de se battre avec un livre, tout comme avec un ami. Mais, à la base, il y a toujours une relation de confiance, parfois accordée, avant même la rencontre personnelle avec le livre, avec les nombreuses lectrices et lecteurs qui ont témoigné de sa valeur. Quoi d'autre devrait me pousser à lire *Madame Bovary* de Flaubert plutôt que le livre-interview du youtubeur du moment, que cette confiance que j'accorde aux lecteurs qui m'ont précédée? L'écoute de la voix préservée dans les grands livres de la littérature peut devenir l'occasion d'un dialogue authentique avec nous-mêmes, mais pas tous les livres sont en mesure de le garantir. J'accorde beaucoup de valeur à la littérature et à l'art, parce qu'«ils s'opposent avec la plus grande décision à toute forme de superficialité et d'indifférence» (Silvano Petrosino).



© KEYSTONE-SDA | «Batman Forever»

Les grands écrivains de tous les temps ont distillé dans leurs pages leur meilleure expérience du monde et nous l'ont transmise comme héritage. Pourquoi les grands auteurs auraient-ils écrit leurs œuvres, si ce n'est pour rendre gloire à ce qu'ils ont vu ou entrevu, même quand ce n'était pas du tout glorieux? L'expérience contenue dans un livre est capable de réécrire pour nous-mêmes le monde que nous voyons par la fenêtre: en bref, elle est capable de donner un sens au monde. En entrant dans ce dialogue avec le livre-ami, ne sommes-nous pas, nous aussi, capables d'entrer dans cette filiation, de contribuer activement à la construction du sens du monde? Je demande aux livres-amis de m'enseigner, au moins de façon infinitésimale, leur capacité à regarder et à interpréter l'expérience humaine. La véritable «réalité augmentée» est celle que nous donnent les livres, car mon expérience de la neige n'est plus la même après avoir lu *Les morts* de Joyce; la pleine lune me paraît différente après avoir rencontré la nouvelle *Clair de Lune* écrite par Guy de Maupassant.

Découvrir le monde ensemble

Les livres nous rappellent que nous sommes destinés à une expérience authentique du monde. Ils éclairent notre réalité en nous faisant expérimenter les ténèbres les plus sombres cachées en nous. Lire les grands classiques de la littérature signifie avoir le privilège d'écouter la voix des «meilleurs», pas forcément les meilleurs hommes et femmes, mais certainement les meilleur-es écrivain-es, celles et ceux qui ont su voir quelque chose de profond dans le monde et dans l'expérience humaine et ont décidé de le traduire en mots en les fixant sur du papyrus, du parchemin, du papier ou un écran d'ordinateur, en sculptant des mots avec un langage capable de défier le temps, avec l'ambition de créer des œuvres «plus durables que le bronze» (Horace). Nous lisons les livres que des générations d'êtres humains avant nous ont sauvegardés, et qui nous sont encore remis pour que nous les lisions, alors que très souvent ce sont eux qui, dans l'expérience miraculeuse et créative de la lecture, parviennent à nous lire.

Dans le silence de la lecture se produit le miracle d'une transformation et parfois d'une création: celle qui naît d'une «rencontre nourrie d'émerveillement» (Ezio Raimondi), comme dans l'une des plus belles amitiés. Les grands classiques contiennent des voix qui ne peuvent vivre que si on les fait chanter en nous-mêmes pendant la lecture, alors qu'on fait l'expérience d'une solitude souvent plus riche qu'une de nos nombreuses rencontres banales. Ainsi, le livre-ami ne nous offre pas seulement le cadeau de la compagnie, mais aussi celui d'un regard plus pénétrant, plus compatissant et plus humain: il apaise notre solitude en nous montrant un *moi* illimité. Ouvrir un livre, c'est ouvrir la porte qui mène à d'innombrables

Narnia, pour faire de merveilleux voyages sans frontières, vivre un échange et un partage.

Les amis de nos amis ...

Les livres sont des amis que les femmes et les hommes qui nous ont précédé-es nous ont laissés, comme des hologrammes *ante litteram*, comme s'ils voulaient que nous vivions l'expérience d'une résurrection. Il est vrai qu'il est souvent difficile de comprendre certaines œuvres, surtout les plus anciennes ou les plus hermétiques, mais c'est précisément là que s'insère le travail patient des critiques et des philologues, «amis de nos amis», qui s'efforcent de nous donner tous les outils nécessaires pour que nous aussi, aujourd'hui, puissions approcher et comprendre une œuvre comme *l'Epopée de Gilgameš*, le *Faust* de Goethe, ou *l'Elegia di Pico Farnese* de Montale. Parce que la lecture (comme une relation d'amitié) suppose une éthique: je ne dois pas superposer ma voix à celle de l'auteur, je ne dois pas lui faire dire ce qu'il ne dit pas, mais je dois, avant tout, écouter sa voix authentique. Eux aussi, les savants, constituent une communauté en dialogue qui, avec celle des auteur-es (il n'y a pas de littérature sans ce dialogue continu), se réunit dans des essais et des volumes, des salons et des jardins (espaces imaginaires ou réels), rassemblés, même en franchissant les limites du temps, comme dans *l'Ecole d'Athènes* de Raphaël.

Les livres constituent une communauté qui nous invite chaque jour, silencieusement mais avec une grande force d'attraction, à en faire partie. Ce qu'elle offre, c'est l'expérience d'un renouveau du monde, d'un enrichissement intérieur, la rencontre avec des voix fiables qui ébranlent parfois profondément nos valeurs et nos convictions, nous indiquant sans crainte notre obscurité la plus profonde et les lumières les plus intenses dont nous sommes capables, même si nous n'y croyons pas: tout cela pour nous rendre meilleurs. N'est-ce pas, après tout, ce que nous demandons à nos relations d'amitié les plus authentiques?

Marta Fumi est doctorante en littérature italienne à l'Université de Fribourg, avec un projet de recherche sur le théâtre de la Renaissance. Elle a étudié à l'Université Catholique de Milan et à l'Université Ca' Foscari de Venise. Elle a approfondi son amour des livres, anciens et modernes, à l'Ecole de Bibliothéconomie du Vatican (Cité du Vatican).
marta.fumi@unifr.ch

Im Reich der Philia

Wie entstehen Freundschaften und was sind sie überhaupt?
Ein Gespräch mit dem Theologen Joachim Negel. **Benedikt Meyer**

Als sich Joachim Negel der Freundschaft widmete, ahnte er nicht, was er sich da vorgenommen hatte. «Das Thema explodierte mir wortwörtlich unter der Hand. Es gibt so viele Zugänge! Egal wo man zu graben anfängt, man fällt immer wieder drauf». So schrieb der Professor für Fundamentaltheologie schliesslich ein Buch von über 500 Seiten.

Darf ich bitten?

Freundschaft ist für Joachim Negel eine Art Tanz: Es braucht Taktgefühl und ein gutes Ohr, man muss im selben Rhythmus schwingen und sich nahe sein – aber ohne dem Gegenüber auf die Füsse zu treten. «Es braucht die richtige Mischung von Nähe und Distanz», sagt Negel. «In normalen Zeiten werden Freundschaften typischerweise auch an der Uni geschlossen, vor allem in den ersten Semestern. Man lernt neue Leute kennen, trifft sich vielleicht mal auf ein Bier. Und mit der Zeit stellt sich dann die Frage, was wird daraus? Ist das eine Kumpellei? Jemand zum Rumbödeln auf Partys oder zum Wandern am Wochenende? Oder entsteht da eine Seelenfreundschaft, bei der man anfängt, mehr und mehr von sich zu erzählen, sich gegenseitig aufschliesst, so dass man am Ende ahnt: Das war jetzt ein ganz besonderer Abend?»

Der oder die mich trotzdem mag

Bei der Frage nach der Art der Beziehung kann ein Blick in die griechische Antike helfen. Dort sprach man von Eros, Agape und Philia. «Eros ist die erotische Liebe, das Begehren», erklärt Negel. «Agape ist die uneigennütige Liebe, also etwa jene der Eltern zum Kind oder des Gastgebers zum Gast. Freundschaften wiederum fallen ins Reich der *Philia*. Hier sprach man im Altertum zum einen von der *amicitia utilis*, der nützlichen Freundschaft (wir würden vom Arbeitskollegen sprechen, mit dem man auch mal ein Bier trinken geht), zum anderen von der *amicitia delectabilis*, der geniesserischen Freundschaft (damit meinte man

etwa die Sängerfreundin oder den Ruderkumpel) und zum dritten von der *amicitia honesti*, der ehrlichen Freundschaft. Die bezeichnet die zwei, drei engsten Freundinnen und Freunde, denen man sein Herz ausschüttet.»

Aber was ist Freundschaft überhaupt? Woher kommt sie? Wie entsteht sie? «Genau diese Fragen habe ich mir auch gestellt», sagt der Theologe. «Wir alle haben ja zunächst einmal eine ziemlich eremitische Seite. Wir werden allein geboren, wir sterben allein. In den grossen Fragen des Lebens sind wir nicht vertretbar. Auf der anderen Seite sind wir aber auch soziale Wesen. Wir können auf Dauer nicht ohne die anderen. Niemand ist eine Insel, oder ums mit der Bibel zu sagen: «Es ist nicht gut, dass der Mensch allein sei.» – Wir brauchen also die Familie, die Kolleginnen, die Freunde. Ein Freund ist jemand, der mich sehr gut kennt und mich trotzdem liebt. Jemand der mich gut leiden kann. Das Deutsche bietet hier eine spannende Formulierung: Ein Freund ist einer, der mich im Wortsinn «leiden mag». Er leidet zwar manchmal unter meinen Macken, aber es macht ihm oder ihr zuletzt nichts aus, denn ich bin ihm oder ihr wichtiger als meine Schrullen.»

Göttliche Freundschaft

In der Freundschaft blitzt für Negel etwas von dem auf, das die Welt im Innersten zusammenhält. «Eine Grundaffirmation», wie der Theologe sagt, «oder ein Urvertrauen, wie es die Psychologie nennt. Ich habe mich weder selbst gezeugt, noch selbst geboren; ich finde mich vor. Ich bin mir anvertraut, mir zugesprochen (manchmal bin ich mir auch zugemutet). Es gibt Momente, da empfinde ich mich, ehrlich gesagt, auch als «schöne Bescherung», auf die ich ganz gerne verzichtet hätte. Und doch: Es gibt da diesen Vorschuss ins Leben hinein. Mit der Freundschaft hat das insofern zu tun, als ich mir das nicht herbeizaubern kann. Ich könnte auch sagen, mein Leben ruht in einer Wirklichkeit, die schon immer wollte, dass ich bin. Religiöse Menschen

nennen diese Wirklichkeit Gott. In dem, was wir als Freundschaften erleben, scheint etwas auf von diesem Urvorschuss, von dieser Urbefreundung.»

Da haben wir es: Freundschaften sind göttlich. Gibt es dann auch eine Freundschaft mit Gott? Und wie funktioniert diese? «Das weiss ich auch nicht!», lacht Negel. «Zwar kommt das Motiv im Alten Testament auf, Thomas von Aquin spricht ebenfalls von der Freundschaft zu Gott und auch in der Thora steht der Leitsatz ‹Du sollst den Herrn deinen Gott lieben, von ganzem Herzen, mit ganzer Seele und mit ganzer Kraft.› – Aber wie liebt oder befreundet man etwas, das man weder sehen, noch riechen, noch umarmen kann? Aristoteles sagt: ‹Wo der Abstand zu gross ist wie bei der Gottheit, kann eine Freundschaft nicht sein›. Dies ist wohl auch der Grund, weshalb im christlichen Kulturraum Gottesfreundschaft vor allem als Jesusfreundschaft gelebt wurde. Denn Jesus von Nazareth war ein konkreter Mensch.»

«Abelard und Heloise, Anselm und Bozo, Platon und Phaidros, Simone de Beauvoir und Jean-Paul Sartre: Es gibt Freundinnen und Freunde, die sich gegenseitig befeuert haben und aneinander gewachsen sind»

Überhaupt sind Freundschaften ja immer etwas sehr Konkretes. Die ersten knüpfen wir bereits in der Kindheit, die grosse Zeit der Freundschaft ist aber eindeutig die Jugend. «Man ist in ähnlichen Situationen, verlässt gerade das Elternhaus, beginnt auf eigenen Füüssen zu stehen, kommt vielleicht in eine neue Stadt. Die grossen Entscheide – Beruf, Ehe, Familie – sind noch nicht gefallen.» Später nimmt die Bereitschaft zur Freundschaft allgemein ab. «Wobei es Ausnahmen gibt: Hannah Ahrendt etwa war bis ins hohe Alter ein Genie der Freundschaft. Und bei uns allen kommt es vor, dass da plötzlich ein alter Freund vor uns steht und die Freundschaft kriegt wieder richtig Feuer.»

Von manchen Freundschaften schwärmt Negel geradezu. «Abelard und Heloise, Anselm und Bozo, Platon und Phaidros, Simone de Beauvoir und Jean-Paul Sartre: Es gibt Freundinnen und Freunde, die sich gegenseitig befeuert haben und aneinander gewachsen sind.» Und während vieles sich kulturell unterschiedlich ausprägt oder sich im Lauf der Zeit verändert, sieht der Negel die Freundschaft

als Konstante. «Wir können das babylonische Gilgamesch-Epos lesen und wir verstehen den Schmerz, den Gilgamesch über den Tod seines Freundes Enkidu empfindet. Wir können Montaignes Freude über seinen Freund Etienne de la Boëtie genauso nachfühlen, wie den Ärger Wolf Biermanns über den Verrat seiner Freunde.» Im 16. Jahrhundert schrieben zwei höchst unterschiedliche Autoren in China gemeinsam ein Buch über die Freundschaft: Der Jesuit Matteo Ricci und Hien Tsu, hoher Beamter am Kaiserhof in Peking, versammelten und übersetzten Texte von Aristoteles, Cicero, Konfuzius, Lao Tse. Das Buch wurde zum Bestseller. «Es gibt offensichtlich quer über Zeiten und Kulturen das Bedürfnis, sich in einem anderen Menschen wiederzufinden.»

In guten wie in schlechten Zeiten

Sich im andern wiederfinden: Das klingt nun schon sehr stark nach Liebe. «Auch Ehen sind Freundschaften!», hält Negel entgegen. «Nietzsche etwa schreibt: ‹Die meisten Ehen zerbrechen nicht an einem Mangel an Liebe, sondern an einem Mangel an Freundschaft.› Und noch vor wenigen Jahrhunderten wäre es niemandem in den Sinn gekommen, eine Ehe auf so etwas Flüchtigtes wie Liebe abzustellen. Immerhin ging es dabei darum, einen Hof zu bewirtschaften oder Dynastien zu stärken. Da war Freundschaft die tragfähigere Basis, als die Liebe, bei der die Leidenschaft nach einiger Zeit sowieso verfliegen muss. Von einem Freund erwarte ich Sympathie, aber nicht die Erfüllung meines Lebens. Das kann ich auch von einem Ehepartner nicht erwarten.»

Besonders glückliche Ehefreundschaften führten für den Theologen etwa Michail Gorbatschow und Raissa Gorbatschowa oder auch André und Dorine Gorz. André Gorz legte mit «Lettres à D.» ein Büchlein vor, in dem er seiner Frau in langen Briefen schrieb, wieviel sie ihm bedeute. Ein halbes Jahr später nahmen sich die beiden das Leben. Dorine litt wegen eines ärztlichen Kunstfehlers unter enormen Schmerzen, und André wollte nicht weiterleben ohne sie – also beschlossen sie, gemeinsam aus dem Leben zu scheiden. «Im Grunde ist es eine moderne Version von Philemon und Baucis. Das alte Paar wird bei Ovid am Ende in eine Eiche und eine Linde verwandelt, die sich ineinander verzweigen. Und so leben sie bis heute».

Benedikt Meyer ist freischaffender Wissenschaftsredaktor und Buchautor.

Unser Experte ► **Joachim Negel** ist Professor für Fundamentaltheologie. Sein aktuelles Buch trägt den Titel «Freundschaft. Von der Vielfalt und Tiefe einer Lebensform».

joachim.negel@unifr.ch

Souriez, vous êtes salarié·e

A l'amitié personnelle, le marketing ajoute la notion d'amicalité professionnelle. Cela permet, bien entendu, de soigner la relation-client en la rendant moins formelle, mais peut aussi avoir des effets sur le bien-être de l'employé·e. **Olivier Furrer et Mélanie F. Boninsegni**

L'amitié nous accompagne dans notre vie personnelle, professionnelle, mais aussi dans notre vie de client·e. Dans ce troisième contexte, celui des échanges marketing, nous parlerons plus volontiers d'amicalité, plutôt que d'amitié.

Dans un contexte personnel, l'amitié «véritable» se caractérise par un intérêt mutuel et réciproque au cours d'interactions répétées dans le temps. C'est-à-dire qu'un·e ami·e est quelqu'un·e avec qui vous choisissez de construire une relation, parce que vous lui vouez un attachement profond et que vous aimez passer du temps ensemble. Dans le contexte commercial, l'amicalité se définit plutôt comme l'existence d'une relation amicale entre les employé·es d'une entreprise (la plupart du temps, une entreprise de services) et ses client·es. Cette amicalité, dont l'origine émane de la volonté de l'entreprise d'améliorer ses relations avec ses client·es et de les rendre plus profitables, est souvent moins profonde que l'amitié véritable. Cependant, cette amicalité, loin d'être uniquement hypocrite ou cynique, permet d'améliorer aussi bien le bien-être des employé·es que celui des client·es.

Pas uniquement l'expérience-client

En effet, considérer ses client·es comme des ami·es plutôt qu'uniquement comme une source de revenu ou de pourboire permet de rendre le travail plus agréable, surtout lorsque les comportements amicaux des employé·es sont réciproqués par ceux des client·es.

Les entreprises ont tout à gagner à satisfaire pleinement leurs client·es et le développement de ces relations amicales y contribue. Aujourd'hui, plus qu'autrefois, les client·es sont à la recherche d'expériences de consommation plus que de produits ou de services. Pour beaucoup, ces expériences participent à la construction de leur

identité et jouent un rôle central dans leur vie. L'amicalité des employé·es en contact avec les client·es participe pleinement à ces expériences en les rendant plus agréables et moins formelles.

Authenticité appréciée

Dans un contexte marketing, l'amicalité reste souvent très superficielle en comparaison avec l'amitié véritable. Cependant, même superficielles, ces relations amicales peuvent être enrichissantes et sont souvent mémorables. En outre, plus cette amicalité est perçue comme authentique, plus elle aura d'effets positifs sur la relation entre l'entreprise et ses client·es.

Cette amicalité, loin d'être uniquement hypocrite ou cynique, permet d'améliorer aussi bien le bien-être des employé·es que celui des client·es

Dans le cas contraire, où cette amicalité est perçue par les client·es comme forcée ou hypocrite, elle aura des effets négatifs. La plupart des client·es quittent une entreprise non pas à cause du prix, de la qualité d'un produit ou d'un service, mais parce que la relation-client ne les satisfait pas. L'amicalité est donc à double tranchant. Une mauvaise gestion de la relation amicale peut transformer

certain-es client-es en détracteur-trices. Si les client-es perçoivent un manque d'authenticité ou la moindre pointe d'hypocrisie, ces dernier-ères n'hésiteront pas à aller chez la concurrence. Pire, à l'ère numérique, la mauvaise expérience-client sera vite partagée sur les réseaux sociaux, nuisant sensiblement à la réputation de l'entreprise. C'est pourquoi, les employé-es de contact doivent être formé-es à adopter un comportement amical en adéquation avec les attentes des client-es pour ne pas risquer de leur déplaire.

Au-delà du commerce

La Chaire de marketing de l'Université de Fribourg vient de publier, en collaboration avec celle d'hospitalité de l'Université d'Etat de Pennsylvanie, les résultats d'une étude parlante dans le *Journal of Service Management*. Intitulé «Dimensionality of frontline employee friendliness in service encounters», l'article met en évidence que l'amicalité est primordiale dans des secteurs où les relations entre employé-es et client-es sont souvent étroites et prolongées, comme les services à la personne, la restauration ou l'hôtellerie. L'étude démontre également que l'amicalité peut aussi être mise à profit dans d'autres secteurs de services, où traditionnellement les relations-client sont moins étroites, comme les services publics, les transports, les institutions financières, et même le secteur automobile.

L'amicalité pourrait donc être amenée à se digitaliser au travers des nouveaux moyens de communication

Cette étude met également en évidence quatre axes sur lesquels les employé-es peuvent travailler pour parvenir à une relation amicale de qualité. Pour être perçu comme amical par les client-es, le personnel de contact doit tout d'abord se montrer accueillant et mettre à l'aise les client-es. Ensuite, un comportement conversationnel pourra rendre également le service plus agréable, et cela même si la conversation peut paraître superficielle lorsqu'elle concerne la pluie et le beau temps. L'employé-e peut aussi, dans certains cas, se montrer plus informel-le en tutoyant et en appelant les client-es par leur prénom. Mais cette informalité ne plaît pas toujours à tou-tes les client-es. Il faut donc l'utiliser avec précaution et tact. Enfin, quand la relation de service le permet, l'employé-e peut également utiliser son sens de l'humour et lancer quelques plaisanteries qui pourront chercher à faire éclore quelques sourires.

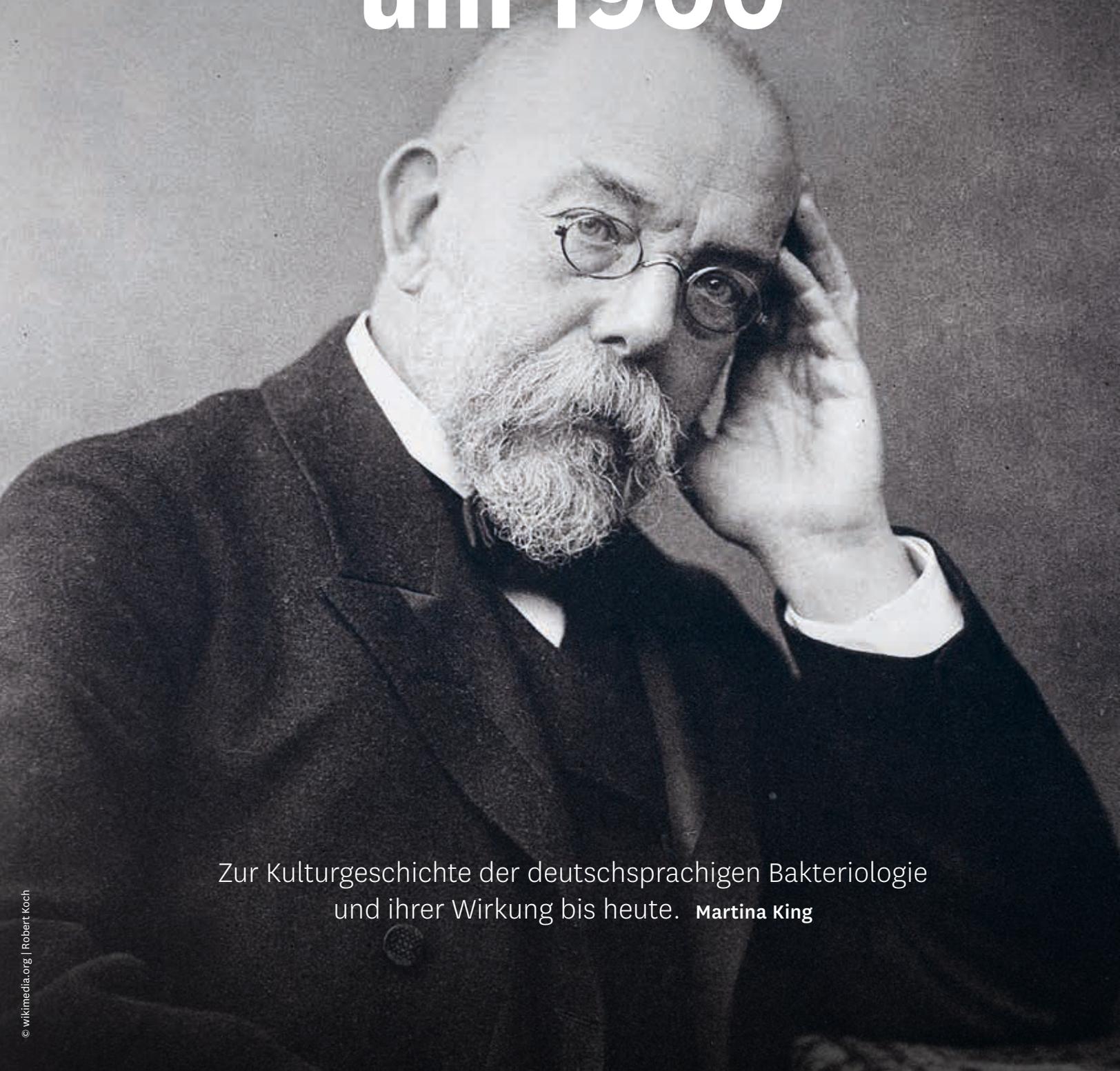
En se tournant vers l'avenir, l'un des principaux défis des entreprises de service de demain sera de trouver comment garder le contact humain et nouer des relations amicales avec ses client-es, dans un contexte commercial qui s'automatise et se robotise de plus en plus. Les livraisons à domicile et le click & collect se développent, alors que le temps d'interaction face-à-face se réduit. Dans un environnement en pleine mutation technologique, certains secteurs se numérisent plus vite que d'autres. Les interactions virtuelles et à distance deviennent désormais la norme plutôt que l'exception. Les employé-es interagissent de plus en plus souvent avec les client-es via des outils numériques. L'amicalité pourrait donc être amenée à se digitaliser au travers des nouveaux moyens de communication par courriel, chat, réseaux sociaux et messagerie instantanée, voire les robots de service.

Notre expert ► **Olivier Furrer** est professeur ordinaire à la Chaire de marketing de l'Université de Fribourg.
olivier.furrer@unifr.ch

Notre experte ► **Mélanie F. Boninsegni** vient d'obtenir son doctorat à la Chaire de marketing de l'Université de Fribourg et exerce comme professeure assistante en marketing à l'IPAG Business School, Paris.
m.boninsegni@ipag.fr



«Microbe entertainment» um 1900



Zur Kulturgeschichte der deutschsprachigen Bakteriologie
und ihrer Wirkung bis heute. **Martina King**

Unsichtbare Krankheitserreger, die uns bedrohlich umgeben, uns mit bösartigen Leiden infizieren und gleichzeitig grundsätzlich zur Sphäre des Lebendigen gehören – das ist nicht allein ein medizinisches oder wissenschaftliches Faktum. Es ist stets auch ein einschneidendes, politisches, gesellschaftliches und mediales Ereignis, an dem sich Öffentlichkeit und Publizistik, Experten und Laien, unterhaltende und informative Medien, Literatur und Kunst mit Begeisterung beteiligen.

Der «Mikroben-Hype» greift in nahezu alle Bereiche des gesellschaftlichen und kulturellen Lebens ein

Die Wurzeln dieser «Kulturalität des Mikrobiellen», die uns heute nicht mehr bewusst sind, gehen auf die Epoche der grossen Wissenschaftseuphorie im ausgehenden 19. und frühen 20. Jahrhundert zurück; genau genommen auf die medizinische Bakteriologie Robert Kochs und diejenige Louis Pasteurs in Frankreich. Waren es bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts die fundamentalen Fortschritte in der Physiologie gewesen, die die Menschen in Deutschland in einen Taumel der Fortschrittsbegeisterung versetzten, so sind es nach 1870 die neuartigen Bakterienforschungen Kochs: Jene geheimnisvollen, unsichtbaren Lebewesen, die in geheimnisvollen Laboratorien erforscht werden, gelten als Sensation schlechthin. Tatsächlich gelingt Koch zwischen 1876 und 1884 in rascher Folge der Nachweis von Milzbrand-, Tuberkulose-, und Cholera-Erregern. Er entwickelt dafür ein tragfähiges Tiermodell, das erstmalig die Kausalität und Spezifität bakterieller Erkrankungen mit hoher Evidenz belegen kann – und katapultiert die deutsche Bakteriologie an die Spitze der internationalen Wissenschaftslandschaft. Doch nicht nur das: Kochs spektakuläre Forschungen lösen eine einzigartige Welle der Popularisierung und der öffentlichen Anteilnahme in der

spätwilhelminischen Gesellschaft aus, die den Wissenschaftsglauben nunmehr zur neuen Religion erhebt. Der «Mikroben-Hype» greift in nahezu alle Bereiche des gesellschaftlichen und kulturellen Lebens ein und beleuchtet die Kultur des Fin de Siècle aus einer ganz neuen Perspektive.

Die Vorstellung, dass man immer und überall von gefährlichen Lebewesen umgeben ist, die doch niemand sehen, riechen oder hören kann, bewegt die Gemüter und löst nicht nur Angst, sondern eine nahezu hysterische Neugierde aus. Das lustvolle Grauen vor den unsichtbaren, allgegenwärtigen Widersachern, die auf der Strasse, in überfüllten Zügen, Strassenbahnen, Versammlungsräumen, in öffentlichen Brunnen, Nahrungsmitteln und sogar im eigenen Badezimmer lauern, wird von den Massenmedien befördert und auf dem schmalen Grat zwischen kollektiver Paranoia und Voyeurismus geschickt balanciert – ähnlich wie wir es heute in einer digitalisierten Medienwelt mit dem Corona-Virus erleben. Um 1900, lange vor dem Internetzeitalter, werden die bürgerlichen Wohnzimmer überflutet mit Aufklärungsschriften, Hausfrauenratgebern, Zeitschriftenessays, mit bunten

Jedermann putzt, wischt, desinfiziert, sterilisiert

Bakterienbildern, Bakterienglossen und Bazillenwitzen. Jedermann putzt, wischt, desinfiziert, sterilisiert, blickt bei internationalen Hygieneausstellungen selbst durchs Mikroskop auf gefährliche Cholera-Kolonien (Berlin 1882/83, Dresden 1903), betastet dreidimensionale Bakterien-Modelle aus Wachs und nutzt die Produkte einer neuen, antibazillären Sauberkeitsindustrie. Letztere erstreckt sich vom Mundwasser Odol über eine Vielzahl von Desinfektionsmitteln bis zum bakteriendichten Wasserfilter und zum vermeintlich bakteriendichten Staubsauger. Der Wiener Schriftsteller Karl Kraus hat mit Blick auf diese kollektive Mikrobenjagd einer ganzen Epoche spöttelnd von «Bazillenkultur» gesprochen; ich

bezeichne es als *microbe entertainment*. Diese Bakterienunterhaltung, die die Gesellschaft des Fin de Siècle in Atem hält, ist äusserst vielfältig und reicht von der Populärkultur der Zeitschriften, der Mikroskopier-Zirkel und der Bazillenwitze bis zu Thomas Mann, Leo Tolstoi und zur Avantgardekunst.

Warum ist das so?

Ganz einfach: Das winzige Ding, das niemand sehen kann und das doch so gefährlich sein soll, heizt die Imaginationskraft, und zwar die alltägliche wie die künstlerische, auf ungeahnte Weise an. Was man nicht sehen kann, das muss man glauben, und was man glauben soll, das bedarf irgendeiner Form der Versinnlichung. So werden Mikroben um 1900 beispielsweise als lustige kleine Männlein und groteske Zwerge dargestellt. Und dieser weitverbreitete Bazillenhumor zieht seine Spuren von der Erzählung *The Stolen Bacillus* (1895) des englischen Schriftstellers H.G. Wells über den Dadaismus und Surrealismus – etwa Yvan Golls Romane *Die Eurokokke* und *Der Goldbazillus* (1927) – bis zu Thomas Manns legendärem Künstlerroman *Doktor Faustus* (1947), wo die Syphiliserreger des Protagonisten als «liebe kleine Gäste im Oberstübchen» erscheinen. Seine letzten Ausläufer hat der Bazillenhumor der Jahrhundertwende noch in den Bazillen-Comics und -Kinderbüchern unserer Gegenwart.

Zwischen Faszination und Ekel

Zurück zur Jahrhundertwende. Eine andere Alternative der Versinnlichung ist es, Bakterien als schöne kleine Wassertierchen zu entwerfen, die sich elegant mit Geisselfäden bewegen und den ornamentalen Dekor für populärbiologische Sachbücher abgeben. Sie fügen sich so gut in die zeittypische Ästhetik des biologischen Jugendstils und des zoologischen Monismus, dass sich daraus sogar ein säkularisiertes Schöpfungsevangelium ableiten lässt. Für den berühmten Populärdarwinisten Wilhelm Bölsche beispielsweise stellt der vermutete «Ur-Bazillus» der Vorzeit nicht nur den «Adam des Lebens» sondern auch die «schaumgeborene Aphrodite» dar, also

den Urquell des Lebens und denjenigen der Kunst gleichermaßen. Die Spur des «schönen Bazillus» lässt sich bis zu Wassily Kandinsky weiterverfolgen: In der Bauhausphase entwirft er eine Kunstmetaphysik des Punktes und begründet diese erstaunlicherweise mit der Harmonie von Bakterienkolonien im Mikroskop. Parallel zu solch ästhetisierenden oder naturreligiösen Darstellungen kursieren Bakterien um 1900 aber auch vollkommen problemlos als das absolute Gegenteil: als «grösster Feind des Menschengeschlechts» (Robert Koch) und als waffenstarrende Macht, die im aufgeheizten politischen Klima der Jahrhundertwende der Kriegspropaganda und der Stigmatisierung vermeintlich bazillenverseuchter kolonialer Völker dient.

Hype um einen Helden

Natürlich wird keiner dieser Bildkomplexe – das Komische, das Schöne oder das Politische – der tatsächlichen Interaktion zwischen Krankheitserregern und Menschen irgendwie gerecht; darum scheint es aber auch gar nicht zu gehen. Worum sich alles dreht, ist ein nie dagewesenes szientistisches Unterhaltungsspektakel, das alle Schichten der spätbürgerlichen Gesellschaft packt und zur «Bazillenkultur» vereint. Und wieder ist man an die Corona-Pandemie erinnert, denn die Wurzeln für die obsessive, oft sensationistische, mitunter beliebig-verantwortungslose und fast immer bildgewaltige Verarbeitung unserer gegenwärtigen Katastrophe durch die internationalen Medien scheinen tatsächlich im *microbe entertainment* um 1900 zu liegen. Zu deutlich sind die Parallelen, zu klar ist die *longue durée* eines mikrobiologischen Glücksspiels, um dessen publizistische Verheissungen – Aufmerksamkeit, Auflagenzahlen, Klicks, Follower – immer wieder mit Erbitterung konkurriert wird.

Den Kern dieses Spektakels machen um 1900 indes zwei Dinge aus: erstens das unsichtbare Lebewesen aus dem Labor, das sich zur Wissenschaftsmetapher von schier unbegrenzter Plastizität, genau genommen zum universellen Sinnträger entfaltet und existentielle Gegensätze inkorporiert: Schönheit und Ekel, Fremdheit und Selbst, Naturreligion und Szientismus,

Kaninchenstall und Kosmologie, letztlich – Leben und Tod. Letzteres ist die vielleicht grösste Aporie der Epoche. Zweitens enthält der Mikroben-Hype der Jahrhundertwende im Kern eine Heldenfiktion, die als universelles Identifikationsangebot dient: Es ist Robert Koch. Der eher spröde Laborforscher aus Berlin wird von der populären Publizistik in unzähligen Artikeln, Lithographien, zirkulierenden Photographien

Schönheit und Ekel, Fremdheit und Selbst, Naturreligion und Szientismus, Kaninchenstall und Kosmologie, letztlich – Leben und Tod

und Romanen als Vorzeigeheld des imperialen Machtstaates gefeiert, der sich im schwülen Dschungeldickicht exotischer Länder auf gefährliche Mikrobenjagd begibt. Koch selbst trägt übrigens zu dieser medialen Verfertigung des «heldenhaften Bakteriologen» entscheidend und aktiv bei: Seine epidemiologischen Feldforschungen in Afrika und Asien publiziert er streckenweise als anschauliche, photographisch illustrierte Expeditionsberichte, die mit kolonialen Stereotypen und abenteuerliterarischen Versatzstücken nicht gerade sparsam umgehen – Karl May lässt grüssen!

Zurück in die Zukunft

Und wieder zeigt sich der lange Schatten des klassischen *microbe entertainment* bis zur Corona-Pandemie: Virologen wie Christian Drosten oder Anthony Fauci werden von den nationalen und internationalen Medien gegenwärtig zu Kunst- und Kultfiguren transformiert, die sich dann beliebig mit heldischen oder dämonischen Attributen belegen lassen. So können wir täglich beobachten, wie sich konkrete Laborexperthen zu öffentlichen Fiktionen von hoher Dehnbarkeit und Integrationskraft wandeln – gleichgültig, in welche Richtung

die Integration dann läuft, ob sich Corona-Skeptiker im Hass auf Drosten und Fauci zusammenfinden oder ob Massnahmen-Befürworter den «heldenhaften Virologen» zu ihrer Galionsfigur ausrufen.

Ich habe mein Projekt viele Jahre vor der Corona-Pandemie begonnen und es eigentlich nur auf einen vergessenen historischen Diskurs ausgerichtet, der für die Kultur der Moderne ungeheuer wichtig und bisher nicht erforscht war. Wie sehr mich indes im Lauf der Projektarbeit die gegenwärtige Wirklichkeit einholen und überholen würde, hat mich selbst überrascht und betroffen gemacht. Trotzdem ist das Buch kein Buch über Corona geworden, sondern eins über die Bazillenkultur um 1900. Es scheint aber ganz deutlich, dass unsere gegenwärtige «Virenkultur» bzw. gewisse Auswüchse dieser Kultur im *microbe entertainment* des ausgehenden 19. und frühen 20. Jahrhunderts gründen, und so hoffe ich, dass man aus meinem Buch auch etwas über die Gegenwart lernen kann.

Unsere Expertin ► **Martina King** ist Professorin am Lehrstuhl für Medical Humanities, SCIMED. Sie hat sich in Germanistik und Medizingeschichte habilitiert und diese interdisziplinäre Perspektive prägend in Forschung und Lehre am Lehrstuhl eingebracht. Martina Kings Forschung konzentriert sich auf historische und systematische Schnittstellen zwischen Medizin und Literatur: Sie arbeitet u.a. zur Kulturgeschichte der Bakteriologie um 1900, zu derjenigen des Impfens im 19. Jahrhundert, zur Gattungs- und Literaturgeschichte ärztlicher Erzählformate, v.a. Kasuistik und Arztbrief. martina.king@unifr.ch

► Das Buch mit dem Titel *Das Mikrobielle in der Literatur und Kultur der Moderne. Zur Wissensgeschichte eines ephemeren Gegenstands (1880–1930)* erscheint im Oktober bei De Gruyter.

Medical Humanities: Eine vielversprechende Verbindung

Martina King, Sie haben Medizin und Germanistik studiert. Eine ungewöhnliche Kombination.

Ich habe erst das eine, dann das andere gemacht. Die Germanistik hat mich aber so gepackt, dass ich bereit war, die Medizin aufzugeben. Aber umsatteln ist nicht so einfach. Also habe ich als Ärztin weitergearbeitet und nebenbei promoviert. Mit der Habilitation kam ich zu diesem interdisziplinären Forschungsprojekt, dem Buch über die Kulturgeschichte der deutschsprachigen Bakteriologie. Und habe gemerkt: Ich muss und kann die Medizin mit einbeziehen. Ich habe begonnen mich auf Medizingeschichte zu konzentrieren und diese mit Literaturgeschichte zu verbinden.

Medizin und Geisteswissenschaften ergeben zusammen die Medical Humanities.

Medical Humanities definieren sich häufig über das Profil des oder der jeweiligen Lehrstuhlinhaber_in. Ursprünglich waren die Medical Humanities ein Reformprogramm, das in den USA und England entstanden ist, um das Medizinstudium zu humanisieren. Daraus entstanden im angelsächsischen Raum Lehrstühle – und das wollten wir auf dem Kontinent dann auch. Aber eine Lehre braucht Forschung – und die war in Medical Humanities von Anfang an ein Problem, weil es eben ein Fächerkonglomerat ist. Wer kriegt den Lehrstuhl? Welche Forschung soll betrieben werden? Viele Forschungsprojekte der Medical Humanities zielen auf eine Verbesserung des Medizinsystems ab. Aber als Germanistin und Medizinhistorikerin ist mir dies zu normativ. Warum Verbesserung? Warum nicht einfach erst mal verstehen? Darum schreibe ich Kulturgeschichten, die sich um medikale Fragendrehen.

Die Medical Humanities haben in den letzten Jahren Aufwind erhalten – so auch in der Schweiz.

Ich würde sogar sagen: Mit zwei Lehrstühlen – einen in Genf, einen bei uns – hat die Schweiz auf dem Kontinent eine Vorreiterrolle. Auch in Frankreich sind die Medical Humanities gut vertreten. In Deutschland ist es sozusagen ein Diasporafeld. Unser Lehrstuhl wurde bereits 2011 von Prof. Alexandre Wenger gegründet, einem Literaturwissenschaftler, der jetzt die Medical Humanities in Genf leitet.

An der Unifr gehören Medical Humanities zur Pflicht im BA in Medizin.

Auch damit bilden wir eine Ausnahme, auf die ich stolz bin. In ganz Grossbritannien sind die Medical Humanities ein fakultatives Kursangebot. Wenn mich ausländische Unis um Rat fragen zum Aufbau der Medical Humanities und ich denen sage, dass wir im Bachelor 40 Pflichtstunden pro Jahr haben – dann fallen die erst mal in Ohnmacht.

Wie trägt die Kenntnis von Medizingeschichte dazu bei, gute und «menschliche» Ärzt_innen auszubilden?

Das ist eine ganz zentrale Frage. Meine Gegenfrage: Was macht denn überhaupt einen Menschen menschlich? Oder eben zu einem oder einer guten Ärzt_in? Es gibt kein simples Instrument. Um Anatomie zu lernen braucht man einen anatomischen Atlas und eine anatomische Demonstration an der Leiche. Menschlichkeit ist ein sehr vager Begriff. Was wir den Studierenden mitgeben möchten sind Problembewusstsein und Reflexionsvermögen. Medizingeschichte wird bei uns immer von der Gegenwart her gedacht. Was ist z.B. das System Krankenhaus? Wie hat es sich entwickelt?

Was können Medizinstudierende von den Geisteswissenschaftler_innen lernen?

Im Zentrum unserer Lehre steht immer die Reflexion. Das Bewusstsein, dass das medizinische System nicht einfach ein Faktum ist, sondern eine kulturell geschaffene Wirklichkeit. Um das zu vermitteln, lehren wir Medizingeschichte. Genauso ist es aber mit der Kommunikation. Die ärztliche Kommunikation reicht weit zurück in der Geschichte, ist z.B. im 18. Jahrhundert ganz anders als heute. Wie kam der Arzt zu seiner Autorität? Wie autoritär soll oder darf eine Ärztin sein? So etwas kann man nicht mit einem Kommunikationstraining vermitteln.

Sondern?

Wir wollen die Studierenden zum Denken anregen. Ihnen aufzeigen, dass eine Krankheit zwei völlig unterschiedliche Krankheitsgeschichten haben kann: Jene der Patientin und jene der Ärztin. Eine Systembruchstelle, die nicht anders möglich ist. Denn wenn Sie dem Arzt erzählen, wie ihnen der Magen weh tut und dass sie davor in den Ferien

waren, gebadet und Muscheln gegessen haben, dann wird der Arzt oder die Ärztin die Ferien und das Baden erst mal ausblenden. Für die Patient_innen ist das eine Enthumanisierung. Aber: Unsere Masterstudierenden müssen nach dem Studium in der Lage sein, eine Krankheit anhand der von ihnen erlernten Fakten zu erkennen. Zusätzlich wünsche ich mir aber, dass sie sich auch in die Perspektive der Patient_innen versetzen können.

Welche Fächer sind am Lehrstuhl der Medical Humanities vertreten?

Unsere Kernkompetenz in der Lehre heisst «Medizin, Literatur und Medien». Dann haben wir sieben Medizinethiker, drei Medizinhistoriker, zwei Medizinanthropologinnen, einen Juristen und einen Ökonomen, die Vorlesungen und Seminare aus ihren Bereichen anbieten.

Ein Beispiel: Das Seminar «Macht der Metaphern in der Medizin».

Darin geht es um Alltagsmetaphern, die in der Medizin gebraucht werden. Im öffentlichen Umgang mit Krebs kommen etwa häufig militärische Wendungen zum Einsatz: Der Kampf gegen Krebs, der invasive Krebs, der Killer-Krebs. Heute weiss man, dass Ärzt_innen und Patient_innen, die sich dieser Kampf- und Kriegssprache bedienen, eher zu einer aggressiveren Therapie greifen – auch wenn eine weniger aggressive Therapie möglicherweise dieselben Erfolgschancen verspricht. Umgekehrt wird medizinische Sprache auch in politischen Diskursen gebraucht. Der Ausdruck «jüdischer Bazillus» etwa tauchte bereits im 19. Jahrhundert auf; Hitler hat diese Metapher dann in «Mein Kampf» verwendet. In unserem Seminar geht es darum, den Studierenden zu vergegenwärtigen, dass Sprache nicht wirklichkeitsneutral ist.

Wie erleben Sie die Medizinstudierenden in Kursen der Medical Humanities?

Da sind immer welche, die nicht verstehen, weshalb sie zusätzlich zum beträchtlichen Pensum des Medizinstudiums jetzt auch noch 40 Seiten über Medizin im Nationalsozialismus lesen sollen. Aber eigentlich sind die meisten sehr offen und machen auch mit in den Seminaren. Nach einer Weile finden viele die Medical Humanities sogar toll – ich kann mich nicht beklagen! CB

Un jeu vidéo pour manger plus sainement

Non content d'être chercheur et enseignant, Lucas Spierer vient d'enfiler une troisième casquette, celle d'entrepreneur. En collaboration avec une équipe pluridisciplinaire, le neuroscientifique vient de créer Neuria, une start-up qui met au point des jeux vidéo destinés à corriger les mauvaises habitudes alimentaires. **Christian Doninelli**





Si vous avez des bleus à l'âme, on vous recommandera sans doute d'entamer une psychothérapie. Votre genou grince? On vous imposera *sine die* de suivre quelques séances de physiothérapie. Et, à l'avenir, n'en soyez pas surpris, il se pourrait bien que, pour traiter l'un ou l'autre souci de santé, on vous prescrive une *digital therapy*. La très sérieuse FDA américaine, la Food and Drugs Administration, n'a-t-elle pas homologué l'année dernière EndeavorRX, un jeu vidéo destiné à traiter les troubles du déficit de l'attention?

Dans ce même registre, Lucas Spierer, qui dirige un groupe de recherche de l'Unité de neurologie, a mis au point l'application *The Diner*, un jeu qui agit sur les préférences alimentaires de celles et ceux qui y jouent. En créant l'entreprise Neuria, Lucas Spierer et ses associé-es viennent de passer à la phase de commercialisation de leur produit, une démarche suffisamment rare à l'Université de Fribourg pour être saluée.

En instance de brevet

Le principe du jeu est on ne peut plus simple. Sur l'écran défilent rapidement des aliments de manière aléatoire, tantôt sains, tantôt malsains. Le joueur doit, aussi vite que possible, toucher les premiers, par exemple des fruits ou des légumes, mais stopper son élan quand jaillissent les seconds, comme des pizzas, des burgers ou des sodas, au risque de recevoir des points de pénalité. Le fait d'inhiber son geste a des effets dans la vie réelle. Il a récemment été découvert que la répétition de l'inhibition motrice influence les systèmes cérébraux de la motivation et de la récompense; le jeu s'appuie là-dessus. «Cette interaction particulière entre la personne et le jeu permet de réduire jusqu'à 20% l'attrait de la nourriture malsaine, affirme Lucas Spierer, études à l'appui. Nous présentons à la joueuse ou au joueur des stimuli, auxquels il doit répondre selon des règles précises. En retour, le jeu lui donne un feedback qui guidera ses prochaines réponses. Ces règles d'interaction homme-machine, qui sont en instance de brevet, conduisent à des modifications des profils de préférence, puis à des changements du comportement.»

Lifestyle plutôt que médical

Pour l'heure, *The Diner* ne saurait être considéré comme un médicament numérique, car une étude sur ses effets chez une population clinique, condition *sine qua non* d'une homologation par Swissmedic, n'a pas encore été conduite. «Nous ne vivons, dans une première phase, pas tant la maladie que des habitudes malsaines dont la diminution améliorerait la santé, tempère Lucas Spierer. Nous n'investissons, pour l'instant, pas le champ médical, mais celui de la santé, du *lifestyle*.»

Le neuroscientifique n'exclut toutefois pas que son jeu soit, un jour, prescrit sur ordonnance et donc remboursé par les caisses-maladie. «Nous devons mener des études pivots, autrement dit des études cliniques à large échelle, longues et coûteuses, afin de garantir l'efficacité du produit dans les troubles des conduites alimentaires, ainsi que son innocuité en termes de sécurité et d'effets secondaires.»

Bientôt la panacée digitale?

Ce traitement numérique, qui dure environ un mois, à raison de cinq séances de vingt minutes par semaine, présente un avantage indéniable sur d'autres approches comme les régimes restrictifs traditionnels, auxquelles il se superpose plus qu'il ne les remplace. Ludique, il garantit une assiduité plus grande des joueuses et des joueurs. «L'enrobage jeu vidéo, la *gamification*, c'est une façon d'édulcorer la substance active, illustre Lucas Spierer. Pour que les gens avalent un médicament, il faut qu'il soit bon.» Utilisé aujourd'hui pour corriger des problèmes de consommation alimentaire excessive, ce jeu, moyennant quelques adaptations, pourra également servir à réduire le tabagisme ou la consommation d'alcool.

Equipe pluridisciplinaire

Plus expert en circuits neuronaux qu'en programmation, Lucas Spierer a su s'entourer des bonnes personnes pour concrétiser son projet de jeu vidéo thérapeutique. «Au début, concède-t-il, je sous-estimais sans doute l'importance du graphisme, du *sound design*, des bonus et autres systèmes de gratification mis en place dans les jeux vidéo pour garantir une expérience pleinement

immersive.» Il finit par se convaincre de solliciter l'aide d'un développeur informatique, Maurizio Rigamonti, dont il souligne «l'immense expertise», ainsi que les services de Pauline Rossel, une graphiste et développeuse indépendante. «Les pauvres ont

The diner est un jeu léché, amusant et... délicieusement addictif

dû s'arracher les cheveux avec nos requêtes incompatibles avec les exigences de gamification et artistiques», rigole-t-il. Vérification faite, pas tant que ça! Si Pauline Rossel craignait bel et bien le pire, elle s'est très vite aperçu qu'il s'agissait là d'une vraie collaboration, pas d'un exercice imposé: «Ce qu'on me demandait était toujours très factuel, très concret, avec des contraintes très claires. C'était une discussion plus qu'un combat!» Aujourd'hui, le résultat parle par lui-même: *The Diner* est un jeu léché, amusant et... délicieusement addictif.

Christian Doninelli est rédacteur à Unicom.

Notre Expert ► **Lucas Spierer** est à la tête du Laboratoire des sciences de la neuroréhabilitation, à l'Unité de neurologie de la Section de médecine. Le logiciel *The Diner* sera présenté au grand public lors de la journée portes ouvertes Explora, le samedi 25 septembre 2021. events.unifr.ch/explora
lucas.spierer@unifr.ch

Des arcanes de l'Université au monde du business

Un univers sépare le monde austère de la recherche en milieu académique de celui des affaires et du marketing. Rares sont ceux qui réussissent le passage. Lucas Spierer a pourtant décidé de se lancer à corps perdu dans cette aventure entrepreneuriale.

Quelle mouche vous a piqué de vouloir ainsi quitter votre «cocon» de chercheur?

Lucas Spierer: La motivation? C'est pour faire fortune (rires)! En réalité, nous y avons vu une opportunité de financer nos recherches. Nous commercialisons les *softwares* que nous avons développés et nous réinvestissons l'entier du bénéfice dans le développement de nouveaux produits et dans les études scientifiques pour les valider. Ceux-ci sont susceptibles de nous ouvrir de nouveaux marchés formant ainsi un cercle vertueux grâce auquel l'argent augmente et la science avance.

Sous-entendez-vous que l'argent public ne suffisait pas?

Si, mais l'obtenir auprès des diverses instances requiert beaucoup d'efforts: une demande de financement auprès du Fonds national suisse (FNS) a une chance sur deux d'être recalée, contre 80% auprès des fondations privées. Il y a donc une part de loterie. Et, même si on les décroche, ces fonds ne permettent pas forcément de mener à bien des études cliniques à large échelle et ne peuvent souvent pas être utilisés pour faire du développement de *software*.

Sortir du cadre universitaire permet sans doute aussi de s'approcher du grand public.

Effectivement, car il ne s'agit plus là de recherches fondamentales, mais bien d'un produit avec une application concrète.

Notre logiciel peut contribuer à résoudre des questions de santé publique. Il serait donc dommage de ne pas en faire profiter le plus grand nombre.

Mais vous êtes avant tout un chercheur, l'aventure entrepreneuriale ne vous effraie-t-elle pas?

C'est tout un monde que je découvre et qui demande énormément d'investissements et de travail. C'est aussi une aventure d'équipe, avec cinq personnes à bord aux profils très différents. Que des gens nous paient pour utiliser notre produit est aussi très gratifiant.

Peut-on mener de front activité commerciale et recherche dans des semaines de 42,5 heures?

Non et c'est la raison pour laquelle je frise le *burn out* (rires). Plus sérieusement, je lance la fusée et je cèderai dès juin les commandes à mon doctorant Hugo Najberg qui a contribué très largement au développement de nos *softwares* et aux études associées. Maurizio Rigamonti s'investit aussi beaucoup et nous fait profiter de ses 10 ans d'expérience entrepreneuriale. Nous n'excluons pas non plus d'ouvrir le capital de notre entreprise, qui pour l'heure est une Sàrl, à des investisseurs.

On sait que les start-up connaissent souvent des débuts laborieux. La vôtre ne semble pas connaître la crise?

A notre grande surprise, nous recevons beaucoup de demandes, alors que les entrepre-

neurs qui se lancent doivent en général prospecter les clients. Là, nous avons signé un contrat avant même d'être inscrits au Registre du commerce. Nous allons certainement devoir engager une personne pour faire des plans de facturation, rédiger des offres, etc.

On sent que cette aventure entrepreneuriale vous enthousiasme.

Habituellement, nous sommes cantonnés dans nos laboratoires, submergés par une masse de données et, soudain, de constater que les gens s'intéressent à nos recherches, qu'elles peuvent avoir un impact sur leur vie, qu'elles deviennent concrètes et appliquées, nous motive énormément.

Mais n'y a-t-il pas une tension entre la rigueur scientifique requise et les besoins du marketing? Ne devez-vous pas embellir la réalité?

J'ai toujours été exaspéré par ceux qui survendent. Il y a des garde-fous légaux. Nos études sont menées selon des standards très rigoureux. Ce ne serait pas dans notre intérêt de nous griller scientifiquement.

Comment vous imaginez-vous Neuria dans 10 ans?

Ce sera, je l'espère, une entreprise qui aura grandi, porteuse de science et de découvertes, ancrée en Suisse, avec un impact sur la santé publique. On aura ainsi démontré que l'on peut passer de la recherche à l'industrie à l'Université de Fribourg. CD



Leben heisst sterben lernen



Dass wir alt werden ist eine philosophische Selbstverständlichkeit – in der Biologie dagegen ist es ein Forschungsfeld voller offener Fragen und Paradoxe. Der Molekularbiologe Thomas Flatt hat gerade ein neues Studienobjekt gefunden, das helfen könnte, ein paar dieser Fragen zu klären:
die Ameise. **Roland Fischer**

Was heisst das eigentlich, ein langes Leben? Mal im grösseren biologischen Kontext betrachtet. Beim Grönlandhai dauert es um die 150 Jahre, bis er überhaupt geschlechtsreif ist, bis zum Tod dann noch ungefähr zwei weitere Jahrhunderte – so genau weiss man das nicht. Was man inzwischen allerdings ziemlich genau weiss: Die Evolution arbeitet nicht unbedingt auf ein möglichst langes Leben hin – einem unter Evolutionsbiologen geläufigen Sprichwort zufolge favorisiert sie eher die Maxime «live fast, die young». In jungen Jahren ein wildes Leben leben – und dabei hoffentlich für zahlreiche Nachkommen sorgen: das ist evolutiv betrachtet häufig die richtige Strategie. Aber weil das ein energieraubender Lebensstil ist, gibt es Abstriche an der Langlebigkeit. «So remember, it's better to burn out than fade away», schrieb Kurt Cobain. «Exactly», würde die Evolution sagen.

Thomas Flatt untersucht derlei Mechanismen des Alterns aus Sicht der Evolution schon seit Jahren, auf seinem Gebiet ist er einer der Pioniere. Ein Grundmechanismus, dem er nachspürt: Genvarianten, die von Vorteil sind beim Wachstum eines Organismus oder ihm einen Reproduktionsvorteil verschaffen, aber gleichzeitig eine Hypothek bedeuten, wenn der Organismus altert. Flatt hat seine Forschung zu den entsprechenden molekularen Grundlagen

bislang vor allem mit Fruchtfliegen durchgeführt, einem der bekanntesten Modellorganismen überhaupt: «Bei Drosophila-Fliegen kennen wir solche Mutationen gut.» Flatt nennt es ein klassisches Ressourcenallokationsproblem: Der Organismus hat die Wahl, eher in Reproduktionserfolg oder in Gesundheit bis ins hohe Alter (oder vielleicht sogar einen ewigen Jungbrunnen?) zu investieren. Die Evolution entscheidet diese Verteilungsfrage ziemlich humorlos: Wir altern, weil der Körper seine Schuldigkeit getan hat. Die Gene sind weitergegeben, es bringt nichts mehr, die Hülle – die Biologen nennen es «Soma» – ewig am Leben zu erhalten. Eine biologische Unvermeidlichkeit, meint Flatt: «Salopp gesagt: Wir altern deshalb, weil wir so lange leben.»

«Salopp gesagt: Wir altern deshalb, weil wir so lange leben»

Verrückterweise scheint es sogar so, dass man umso schneller altert, je mehr Erfolg man bei der Fortpflanzung hat. «Phänotypisch sieht man die Kosten der Reproduktion», so sagt es Flatt wissenschaftlich korrekt: Im Schnitt durch die Bevölkerung

lässt sich der Zusammenhang nachweisen – älter werden korreliert mit weniger Nachwuchs. Kinder zehren also nicht nur im übertragenen Sinn an den Ressourcen. Aber man muss, wie immer wenn es um biologische «Gesetzmässigkeiten» geht, vorsichtig sein mit Kausalitäten: Man wird nicht automatisch länger leben, wenn man darauf verzichtet, Nachkommen zu zeugen. Die genetischen und molekularen Mechanismen, die hier spielen, sind noch alles andere als klar.

In letzter Zeit ist in dem Zusammenhang eine Art Forschungsoffensive zu beobachten – verschiedene Labors auf der ganzen Welt wollen versuchen, den Zusammenhang von Lebensdauer und Reproduktionserfolg aufzuklären. Von der Euphorie hat sich auch Flatt anstecken lassen, denn es gibt da ein biologisches Rätsel, das die Fachwelt durcheinanderbringt. Es geht um Insektenkolonien und das Live-fast-die-young-Paradigma. Soziale Insekten sind ohnehin spannend, was Alterungsphänomene angeht – allein das Altersspektrum zum Beispiel in einem Ameisenhaufen: Arbeiterinnen leben ein paar Monate, eine Königin aber bis zu 20 Jahre. Und das obwohl man es da eigentlich mit demselben Tier zu tun hat, genetisch gesehen. Das Paradox ist aber nicht das Alter der Königin, sondern ihr Lebensstil: Sie stellt die Live-fast-die-young-Maxime nämlich auf den

Kopf: «Im Grunde sind das ja Ei-Legemaschinen, mit einem unglaublichen Output», sagt Flatt. Und trotzdem leben sie ausserordentlich lang. Wie das geht, möchte Flatt mit seiner Gruppe aufzuklären versuchen. Wie schafft es dieser kleine Organismus, die oben beschriebene Verteilungsfrage zu entkoppeln? Und liegt hier womöglich der Schlüssel zu einem Jungbrunnen, aus dem auch wir Menschen einen Schluck nehmen könnten?

Liegt hier womöglich der Schlüssel zu einem Jungbrunnen, aus dem auch wir Menschen einen Schluck nehmen könnten?

Nicht so rasch. Vielleicht ist das Paradox eben gar keins und das Rätsel löst sich auf, wenn man die Perspektive ein wenig verschiebt. Was, wenn man Ameisen gewissermassen als Zellen in einem Superorganismus ansieht, die Kolonie als biologisches Individuum? Genetisch wäre das durchaus plausibel: Ameisenschwestern in einer Kolonie sind zu 75 Prozent miteinander verwandt, viel mehr als bei menschlichen Geschwistern. Also verhalten sie sich zueinander vielleicht – aus evolutionsbiologischer Sicht – eher wie Zellen denn wie individuelle Lebewesen? Betrachtet man es so, sind die krassen Unterschiede bei der Alterung gar nicht mehr so überraschend. Denn die «Unfairness» (wie es Flatt nennt, aus Sicht der Arbeiterin) im Ameisenhaufen hat ihre Entsprechung in unserem Körper: manche Zellen werden geradezu verbraten, damit andere – vor allem in der Keimbahn – potentiell unsterblich sein können. Offenbar hat man es da mit einem biologischen Grundprinzip zu tun: Wenn sich Zellen ausdifferenzieren beginnen, dann zieht es auf der einen Seite Richtung Bewegungsfähigkeit und Energiebeschaffung («Motilität») sowie

Reparatur, also Aufrechterhaltung des Soma. Und andererseits Richtung Reproduktion – wieder obige Ressourcenallokation. Langes Leben wird aber nur in der Keimbahn zu finden sein, alle andere Zellen bekommen ein Ablaufdatum – man könnte es auch geplante Obsoleszenz nennen, biologisch. Flatt nennt es die «Evolution der Arbeitsteilung».

Untersuchungen bei Grünalgen machen das Phänomen fassbar. Diese oft einzelligen Organismen zeigen so etwas wie Proto-Mehrzelligkeit: Sie können sich je nach Umweltbedingungen und Art auch zu Zellverbänden zusammenschliessen. Sobald das passiert, zeigt sich, dass sich manche Zellen nur noch ums Reproduktive kümmern, während andere für den «Zellkörper» sorgen. Ob sie dabei ausbrennen (um es mit Cobain zu sagen) ist noch nicht eindeutig erforscht. Flatt nennt es ein ewiges Spannungsfeld, welches die einzelne Zelle «aushalten» müsse, aber offenbar ungerne: wenn verschiedene miteinander kooperierende Zellen einen grösseren Organismus bilden wird diese Spannung «abgebaut» und «die Arbeit geteilt». Womit sich dann eben auch der Fluch des Alterns erklärt, das in dem Sinn ganz grundsätzlich zum (mehrzelligen) Leben gehört.

Könnten wir alle zu Ameisenköniginnen werden, wenn wir die zugrundeliegenden Mechanismen verstehen und entsprechend auf unsere eigene Biologie einzuwirken lernen?

Auch wenn das nun unausweichlich klingt – dass die Alterungsforschung in den letzten Jahren einen solchen Aufschwung erlebt hat, liegt nicht zuletzt in der Hoffnung, vielleicht doch einen molekularen Jungbrunnen zu finden. Könnten wir also

alle zu Ameisenköniginnen werden, wenn wir die zugrundeliegenden Mechanismen verstehen und entsprechend auf unsere eigene Biologie einzuwirken lernen? Flatt ist da skeptisch – und hält es für «eine naive Vorstellung, dass man einfach an den molekularen Rädchen drehen kann», um unsere Körper hin zur Langlebigkeit zu optimieren. Natürlich, man könne seinen Lifestyle anpassen, manches ist bekannt: «Genug schlafen, aktiv sein, die Ernährung anpassen.» Aber im Grunde findet es Flatt «auch tröstlich zu wissen, dass unsere Zeit begrenzt ist.» Woraus für ihn der Impetus folgt, diese begrenzte Zeit auch jeden Tag zu nutzen.

Roland Fischer ist freier Wissenschaftsjournalist und Organisator von Wissenschaftsevents in Bern.

Unser Experte ► **Thomas Flatt** ist Professor für Evolutionsbiologie und Vizepräsident des Departements für Biologie an der Universität Freiburg. Daneben leitet er die Fribourg Graduate School of Life Sciences (FGLS) und das interuniversitäre Doktoratsprogramm für Ökologie und Evolution (CUSO). Seine Forschungsinteressen liegen vor allem bei den genomischen Grundlagen der Anpassung, der Evolution des Alterns und der Populationsgenetik.
thomas.flatt@unifr.ch



Mehr als nur ein Garten

Menschen mögen botanische Gärten. Diesem Fakt trägt nun auch die Uni Freiburg Rechnung: Die Perle im Pérolles hat seit diesem Jahr offiziell die Mission, mit dem Garten eine Brücke zur Gesellschaft zu schlagen. **Claudia Brühlhart**

Der Botanische Garten wurde befördert – herzliche Gratulation!

Gregor Kozlowski: Vielen Dank! Wir sind auch sehr stolz und sehr froh über diese «Beförderung». Am Anfang, also 1937, war der Garten eine reine Servicestelle, wo man Pflänzchen gezüchtet hat für den Unterricht. Diese Phase dauerte sehr lange. Erst vor etwa 30 Jahren – ja, ich war da schon dabei! – haben wir langsam begonnen mit der Modernisierung, haben neue Missionen übernommen. Und haben versucht, der Uni zu zeigen, dass der Garten viel mehr ist als eine Parkanlage. Vor ein paar Jahren hat das Rektorat nun entschieden, dass der Botanische Garten zum Institut «befördert» werden soll. Seit dem ersten Januar ist dies in Kraft: Der

Botanische Garten ist ein Institut der Uni Freiburg. Damit sind wir aber nicht am Ziel, sondern am Anfang. Es ist der Beginn des modernen Botanischen Gartens.

Annick Monod: Bis anhin hatten wir keinen juristischen Status an der Universität. Wir waren aufgeführt als Plattform des Departements für Biologie. Mit der Veränderung zum Institut sind wir nun nicht mehr ans Departement für Biologie gekoppelt, sondern direkt an die Mathematisch-Naturwissenschaftliche und Medizinische Fakultät.

Die erste Veränderung des Botanischen Gartens begann aber schon rund 10 Jahre nach dessen Eröffnung 1937: Der Garten wurde für die Bevölkerung geöffnet.

Gregor Kozlowski: Die Gärten haben tatsächlich bereits Mitte des 20. Jahrhunderts begonnen, sich in eine andere Richtung zu entwickeln. Sich zu öffnen, weitere Aktivitäten aufzunehmen und anzubieten, Forschung zu betreiben. Die Öffnung unseres Gartens war sehr wertvoll, es ist ja eine schöne Ecke hier im Pérolles. Die Zusammensetzung des Gartens zeigt auch die Ambitionen der Personen, die sich damals um den Garten kümmerten. Es waren Visionäre, die mehr aus dem Garten machen wollten. Trotzdem hat es dann lange gedauert, bis die eigentliche Modernisierung ins Rollen kam.

Annick Monod: 1968, also 20 Jahre nach der Öffnung des Gartens, wurde der «Verein der Freunde des Gartens» gegründet.



Die Anerkennung des Gartens von Seiten der Öffentlichkeit besteht also schon lange. Aber die Öffentlichkeitsarbeit von Seiten des Gartens wurde immer nur nebenbei und mit sehr bescheidenen Mitteln betrieben. Mit der Beförderung zum Institut hat der Botanische Garten nun auch die offizielle Anerkennung der Universität. Die Rolle des Gartens als Brücke zur Gesellschaft, als Vitrine der Universität, gehört nun zu dessen Kernaufgaben.

Neue Aufgaben bedeuten auch neue Pflichten.

Gregor Kozlowski: Oh ja. Wir haben neu einen Institutsrat, der mit uns eine Leistungsvereinbarung ausarbeiten wird. Wir freuen uns sehr auf diese neue Herausforderung, aber, wie Sie sagen, da kommt auch viel Arbeit auf uns zu. Der Garten wurde als Institut ja sozusagen neu geboren. Aber wir haben viel Freiheit, diese neue Mission umzusetzen und zusammen mit dem Institutsrat und dem Rektorat neue Ideen zu entwickeln.

Annick Monod: Die Anerkennung als Institut bedeutet auch eine Anerkennung unserer Verantwortung der Gesellschaft gegenüber. Wir haben vor zwei Jahren damit begonnen, die Besuchenden zu zählen. Nun wissen wir, dass der Garten jährlich 200'000 Besuchende hat – ausserhalb Corona. Das ist eine enorme Zahl. Und diese Beliebtheit, wenn ich so sagen darf, wird mit dem neuen Status auch von Seiten der Uni wertgeschätzt.

Gregor Kozlowski: Die hohen Besucherzahlen zeigen, dass Botanische Gärten eine ganz spezielle Rolle haben im Rahmen einer Universität. Sie sind aktiv in Forschung und Lehre, aber gleichzeitig auch Orte zum Verweilen, zum Picknicken. Orte, an und mit denen auch ein Laienpublikum sich weiterbilden, den Frühlingsmarkt oder eine Ausstellung besuchen kann.

Nun gehört es ja nicht zur Kernkompetenz von Biolog_innen und Gärtner_innen, Ausstellungen zu konzipieren und Öffentlichkeitsarbeit zu leisten.

Gregor Kozlowski: Das stimmt. Wir hatten lange Diskussionen zu diesem Punkt, auch mit den Kolleg_innen in der Biologie. Es gehört nicht zu deren Pflichten, Ausstellungen auf die Beine zu stellen und Ideen für die Öffentlichkeit zu entwickeln. Gleichzeitig aber wollten wir gerade diesen Bereich verstärken. Mit der Anstellung von Annick Monod als Kommunikationsbeauftragte des Botanischen Gartens haben wir mit der Anerkennung als Institut jetzt auch die nötige Kompetenz und Verstärkung, um diese Mission richtig umzusetzen.

Bei seiner Gründung wurde der Botanische Garten also in erster Linie zur Belieferung der Lehre gebraucht. Später kam die Forschung hinzu. Müssen diese beiden Missionen des Gartens jetzt etwas zurückstecken zu Gunsten der Öffentlichkeitsarbeit?

Gregor Kozlowski: Nein. Dank zusätzlicher Mittel und eben der Anstellung von Annick Monod verfügen wir über die nötigen

personellen Ressourcen, um diese dritte Mission ohne Abstriche auf anderen Ebenen umsetzen zu können. Dafür sind wir der Uni sehr dankbar – es ist ein mutiger Schritt, der auch das Vertrauen zeigt, dass die Universität in den Botanischen Garten setzt. Tatsächlich wurde nicht nur der Bereich der Öffentlichkeitsarbeit, sondern auch die Forschung verstärkt.

Annick Monod: Die drei Bereiche – Forschung, Technik und Öffentlichkeitsarbeit – stützen sich gegenseitig. Nehmen wir beispielsweise das illustrierte Pflanzen-Glossar oder das vor zwei Jahren herausgegebene Buch «Botanische Grundkenntnisse auf einen Blick». Diese schönen und interessanten Publikationen wurden von unseren Wissenschaftler_innen und Gärtner_innen erstellt, richten sich aber nicht nur an Studierende, sondern auch an das interessierte Laienpublikum. Wir bieten seit 2019 im Frühling einen Einführungskurs in die Botanik an. Der Kurs wird im Tandem durchgeführt, von Yann Fragnière, einem Biologen und Mitarbeiter des Gartens, und Emanuel Roggen, einem Drogisten und Kräuterspezialisten, der ganz andere Kenntnisse mitbringt. An sechs Tagen diskutieren die beiden im Beisein und mit den Teilnehmenden über die Grundlagen der Botanik – ein Dialog zwischen der Wissenschaft und der Gesellschaft.

Sie bieten auch Ausflüge an.

Annick Monod: Die sind sehr beliebt, ja. Im Rahmen des Einführungskurses in die Botanik gibt es auch Exkursionen. Andererseits bieten wir geführte Wanderungen an zu einem bestimmten Thema, wie etwa zum Alpenmannstreu, einer Pflanze, die gerade in der Region Freiburg häufig zu finden ist, dagegen in der ganzen Schweiz sehr selten und vom Aussterben bedroht ist. Unsere Wissenschaftler_innen und Gärtner_innen stellen den Teilnehmenden die Pflanze vor und erzählen von deren Besonderheiten. Ist sie gefährdet? Wo ist sie zu finden? Wozu ist sie gut? Und dazu gehört eben auch eine Wanderung in Gebiete, wo der Alpenmannstreu zu sehen ist. Die Kurse und Ausflüge sind sehr gut besucht, wir führen sogar Wartelisten. Der Einführungskurs in die Botanik musste dieses Jahr verdoppelt werden. Dies

zeigt, dass das Interesse der Bevölkerung für die Natur und die Welt der Pflanzen gross ist und auch die Lust, mehr dazu zu erfahren und zu lernen.



Annick Monod ist verantwortlich für den Bereich Öffentlichkeitsarbeit des Botanischen Gartens der Unifr. annick.monod@unifr.ch

Die Menschen brauchen den Bezug zur Natur – Tendenz steigend.

Gregor Kozlowski: Man nennt das in der Biologie «Biophilie». Wir Menschen sind normale Organismen. Auch unsere psychologische Entwicklung – die körperliche sowieso – ist direkt mit der Natur verbunden. Wir sind immer noch «primitive» Wesen. Erst seit etwa zehn- bis zwanzigtausend Jahren sind wir «modern». Psychologisch-evolutiv brauchen wir den Kontakt zur Natur. Wir müssen sie berühren und riechen können, wir brauchen den Spaziergang im Wald, ein Stück Garten vielleicht. Der Botanische Garten bietet den Menschen die Möglichkeit, dieses Ur-Bedürfnis zu befriedigen. Es mag pathetisch klingen, was ich da sage. Aber ich bin überzeugt davon.

Annick Monod: Was Gregor sagt, ist absolut richtig. Aber mit der Liebe zur Natur ist es nicht gemacht. Wir als Botanischer Garten haben auch die Aufgabe, in der Bevölkerung das Bewusstsein zum richtigen Umgang mit

der Natur zu schärfen. Die Natur zu lieben reicht nicht, wir müssen uns auch um sie kümmern, sie erhalten. Die Wissenschaftler_innen an der Unifr beschäftigen sich intensiv mit vom Aussterben bedrohten Arten – auch dieses Wissen muss weitergegeben werden.

Botanische Gärten sind auch Kultur. Viele besuchen im Rahmen eines Städtetrips gerne einen Botanischen Garten, etwa in ...

Gregor Kozlowski: London! Die Kew Gardens ...

Weshalb besucht man in London den Botanischen Garten?

Gregor Kozlowski: Gärten sind Sehenswürdigkeiten. Auch unserer. Das labyrinthisch angelegte Pflanzensystem, das wir hier zeigen, ist schon 70 Jahre alt. Ähnlich wie ein Gebäude. Unser alljährlicher Frühjahrsmarkt zieht Leute aus der ganzen Schweiz an. Mit den Kew Gardens können wir natürlich nicht mithalten ... wir haben keinen Ausstellungssaal, keine Konferenzräume. Aber stark verkleinert haben wir alles, was London auch hat (*lacht*).

Annick Monod: Botanische Gärten sind oft auch direkt verknüpft mit Kultur. So haben wir ja hier vor ein paar Jahren die Statue von Paul Canntoneau eingeweiht, dem Professor aus den Tim und Struppi-Comics. Wir empfangen das Theaterfestival FriScènes, öffnen unsere Türen für Konzerte oder auch für die Museumsnacht ...

Eine wichtige Aufgabe des Botanischen Gartens ist auch die internationale Zusammenarbeit mit anderen Universitäten.

Gregor Kozlowski: Auch das war nicht immer selbstverständlich. Ich gehöre ja selber zu den Forschenden hier am Departement für Biologie, dem meine Forschungsgruppe angehört. Meine Ambition für den Botanischen Garten waren immer die drei Säulen Öffentlichkeit, Technik – also die Arbeit im Garten – und eben die Forschung. Es hat auch in diesem Bereich etwas Überzeugungsarbeit gebraucht. Internationale Forschung kostet Geld. Seit rund 15 Jahren aber spielen wir auch auf diesem Parkett mit. Und ich möchte sagen, in aller Bescheidenheit, wir spielen sogar ganz gut mit. Man kennt

uns mittlerweile, sowohl in der Schweiz, wie auch auf der internationalen Bühne der Botanischen Gärten. Zwei unserer Projekte erforschen Reliktbäume, sogenannte *Zelkova* und *Pterocarya*. Für diese Forschungsprojekte arbeiten wir mit gut 15 Ländern zusammen, Costa Rica, USA, Mittelmeerländer und Ostasien. Der zweite Bereich betrifft die alpinen Gebiete, also nicht nur Bäume und Wälder, sondern auch Wasserpflanzen oder alpine und arktische Pflanzen.



© STEWUTZ.COM

Gregor Kozłowski ist Direktor des Botanischen Gartens der Unifr. Er forscht und lehrt am Departement für Biologie. Seine Forschungsschwerpunkte sind Biogeografie und Naturschutzbiologie von Reliktarten, bedrohten Wasserpflanzen und seltenen alpinen und arktischen Arten
gregor.kozwloski@unifr.ch

Sie sind auch Professor am Shanghai Chenshan Botanic Garden in China.

Gregor Kozłowski: Ich bin dort Adjunktprofessor, natürlich ehrenamtlich. Geplant war, dass ich zweimal jährlich nach Shanghai gehe. Durch Covid wurde das leider auf Eis gelegt. Die Zusammenarbeit mit Shanghai besteht aber bereits seit gut 10 Jahren. Wir haben gemeinsam Reliktbäume erforscht, also seltene und bedrohte Baumarten. Dann hatte ich die Möglichkeit, einen Doktoranden aus Shanghai zu uns zu holen. Vor

kurzen ist dieser zurück nach Shanghai gegangen und konnte dort am botanischen Garten eine eigene Forschungsgruppe aufbauen. Der Direktor dieses Gartens hat vorgeschlagen, weiter mit uns zu arbeiten und mir die Leitung dieser neuen etwa zehnköpfigen Forschungsgruppe angeboten.

Diese Forschung wird auch an der Uni Freiburg Früchte tragen – im wahrsten Sinne des Wortes sozusagen.

Gregor Kozłowski: Wir planen bei uns am Botanischen Garten einen neuen Sektor mit dem Namen «Bäume aus der Vergangenheit – Bäume der Zukunft». Dieser Sektor soll einerseits die Zusammenarbeit mit Shanghai veranschaulichen und andererseits eben solche Reliktbäume zeigen. Reliktbäume sind Baumarten, die Millionen Jahre und mehrere klimatische Veränderungen überlebt haben. In China gibt es viele solcher Arten. Im neuen Sektor werden Bäume aus verschiedenen Regionen Europas, aus China, aber auch aus der Region Freiburg gezeigt werden. Ja, es gibt sie auch bei uns, etwa mit der hier noch heimischen Arve. Wir wollen in dem für 2023 geplanten Sektor auch erklären, wieso diese Reliktbäume wichtig sind, was wir von ihnen lernen können. Viele dieser Arten sind natürlich bedroht. Aber wer denkt schon an solche Bäume? Also wollen wir sie vermehrt ins Bewusstsein der Gesellschaft rücken. Reliktbäume haben ein enormes Potential.

Annick Monod: Für die Vermittlung der Informationen und der Geschichte dieser Bäume ist es auch wichtig, lebendige Reliktbäume zeigen zu können. Nicht nur Plakate mit Bildern drauf. Im dafür vorgesehenen Bereich werden wir gewisse Reliktbäume zeigen können und dazu Fossile derselben Art. Das ist sehr anschaulich, wenn man etwa ein uraltes fossiles Blatt eines Ginkgobaums sieht und daneben den lebendigen Baum.

Ein weiteres Projekt des Botanischen Gartens betrifft den Erhalt des Labels Bio Suisse.

Annick Monod: Nachhaltigkeit ist Teil der Philosophie des Gartens. Es ist ein grosser Schritt, so ein Label zu erhalten – aber eigentlich auch wieder nicht, da wir diese Linie schon lange verfolgen. Wir haben nun

offiziell die Phase der Umstellung begonnen, das heisst, dass wir alle Anforderungen soweit erfüllen und in zwei Jahren das Bio-Suisse-Label erhalten sollten. Ein Botanischer Garten muss Vorbild sein. Wir können nicht die Gefährdung der Biodiversität erklären und gleichzeitig invasive Arten halten, sogenannte Neophyten, die die einheimische Natur gefährden. Wenn wir aufzeigen, warum man beispielsweise *Ambrosia* aus dem Garten entfernen sollte, dann können wir hier auch keine *Ambrosia* beherbergen. Wir hatten früher sehr wohl *Ambrosia* im Garten, weil wir ja auch die Artenvielfalt aufzeigen wollen. Aber in der Interessensabwägung hat die Vorbildfunktion klar das Rennen gemacht.

Gregor Kozłowski: Es ist auch im Sinne der ganzen Fakultät, die sehr viel Wert auf Nachhaltigkeit legt, dass der Garten nicht etwa chemische Dünger verwendet. Glücklicherweise ist auch unser Chef-Gärtner Alain Müller, der technische Leiter des Gartens, auf dieser Linie und nimmt das sehr ernst.

Annick Monod: Der Gedanke der Nachhaltigkeit geht über das Label Bio Suisse hinaus. So verwenden wir etwa an der Museumsnacht, die uns rund 3000 Besuchende bringt, kein Wegwerfgeschirr mehr. Wir machen uns Gedanken zur Abfallbewirtschaftung. Und zur Bewässerung verwenden wir auch nicht das Wasser der öffentlichen Wasserversorgung, sondern Regenwasser.

Geht es nebst der Vorbildfunktion auch darum, als Botanischer Garten den anderen zeigen und erklären zu können, wie man einen Garten nachhaltig bewirtschaftet? Eine Art Ratgeberrolle?

Gregor Kozłowski: Jein. Es kommt immer wieder vor, dass uns jemand um Rat bittet oder eine konkrete Frage hat zu einer Pflanze – gerade gestern war da diese Dame, die ein Problem hatte mit einer Balkonpflanze. Wir antworten gerne und unsere Gärtner_innen sind auch sehr kompetent. Aus Zeitgründen sind wir aber keine Beratungsstelle. Sollte uns wider Erwarten mal die Arbeit ausgehen, so würde mir die Idee noch gefallen.

Claudia Brühlhart ist Chefredaktorin des Wissenschaftsmagazins «universitas».



**«La masculinisation de
la langue a des
conséquences pour toute
la société»**

Pour la grammaire, le masculin peut inclure les femmes. Mais les recherches du psycholinguiste Pascal Gygax montrent que notre cerveau ne l'interprète pas ainsi. Dans son livre *Le cerveau pense-t-il au masculin?*, il soutient que la langue peut – et doit – évoluer, afin de rééquilibrer une société encore bien trop centrée sur les hommes. **Daniel Saraga**

Un livre sur la langue inclusive. Vous ne craignez pas le débat!

C'est vrai, le thème est très chaud. Une motion a été récemment déposée au Parlement pour interdire la langue inclusive dans l'Administration fédérale. Certaines personnes ne veulent même pas entendre les arguments sur ce thème: lorsque j'ai été invité à présenter mes travaux au sein d'un Conseil communal, deux factions politiques ont quitté la salle avant que je prenne la parole. A une autre occasion, un homme politique m'a dit ne pas vouloir assister à ma présentation, car il savait «déjà tout sur ces questions». Je l'ai prié de rejoindre mon équipe, car nous, nous ne savons pas tout (rires)!

«Pourquoi tant de haine?», vous demandez-vous dans votre livre. La réponse?

La langue fait partie de notre identité et constitue une pratique quotidienne. Des études ont montré une corrélation entre le fait de se dire opposé à la langue inclusive et ne pas reconnaître facilement des formulations misogynes, être d'accord avec des affirmations sexistes ou encore accepter les inégalités de la société d'aujourd'hui.

Le refus de la langue inclusive nous définit donc comme sexistes? Une telle affirmation risque de braquer les opinions encore plus...

C'est possible, en effet. Mais le but du livre est moins de convaincre que d'amener dans le débat des arguments factuels issus de recherches en psychologie, linguistique et histoire. Les gens seront alors en mesure d'en débattre en se basant sur les mêmes informations, plutôt que d'exprimer des opinions peu ou pas documentées comme c'est encore souvent le cas.

Vous soulignez que la place dominante, occupée par les hommes dans la société, se reflète dans la langue, notamment à travers le masculin.

Oui, et ceci de trois manières. D'abord, le masculin «l'emporte» sur le féminin lors de l'accord, comme dans «les verres et les tasses sont nettoyés», et ceci même s'il n'y a qu'un seul verre et cent tasses! On entend souvent dire qu'il s'agirait d'une règle absolue, mais d'autres règles ont existé. L'accord de

proximité, qui était pratiqué jusqu'au XVIII^e siècle, est d'ailleurs toujours vivant lorsque nous disons «certaines étudiantes et étudiants». On utilisait aussi l'accord de majorité, c'est-à-dire avec le plus grand nombre, comme «le maître et les écolières sont sorties» ou encore celui du choix qui se base sur l'élément jugé comme le plus important («les pays et les villes voisins»). La règle de l'accord systématique au masculin en est probablement issue: un grammairien du XVIII^e siècle affirmait pour le justifier que «le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle». Au moins, c'est clair!

Et les autres cas?

Les paires, ou binômes, placent systématiquement l'homme d'abord – on dit «mari et femme», «Adam et Eve», «Tristan et Iseult», avec comme seule exception les salutations telles que «Mesdames et Messieurs». Et finalement, bien sûr, l'interprétation générique du masculin, qui décrète que le masculin peut inclure les femmes, comme dans «les participants» ou «profession: plombier». La grammaire lui attribue ce sens, mais nous avons de la peine à le comprendre ainsi.

Vos études ont en effet montré que nous interprétons le masculin non pas comme générique, mais comme se référant aux hommes. Comment avez-vous procédé?

Dans nos premières recherches, nous avons demandé de juger si une phrase qui inclut une forme masculine (comme «Les chanteurs sortirent du bâtiment.») est compatible avec une autre qui indique la présence de femmes dans le groupe («Une des femmes avait un parapluie.») ou d'hommes («Un des hommes...»). Les réponses des personnes interrogées étaient très différentes dans les deux cas, ce qui montre que le masculin pose clairement une difficulté de compréhension lorsqu'il est censé inclure les femmes. Nous ne nous attendions pas du tout à ce résultat, et nous avons réalisé de nombreuses expériences additionnelles pour le vérifier et l'affiner. Ces résultats négatifs se sont accumulés et, combinés avec d'autres études réalisées ailleurs, démontrent clairement que nous n'interprétons pas, ou très difficilement, le masculin comme incluant les femmes.

Avec quelles conséquences?

La langue influence fortement notre manière de voir le monde, de penser et d'agir, et le fait que la langue a été masculinisée a des conséquences importantes pour toute la société. On peut notamment penser aux choix de carrières. Les filles grandissent dans un environnement fortement androcentré, c'est-à-dire qui donne une place dominante à l'homme. Non seulement les œuvres de fiction et le médias parlent majoritairement d'hommes, mais la langue décrit l'écrasante majorité des professions au masculin. Des études montrent que, dans ce cas, elles se sentent moins concernées et, c'est important, moins compétentes que si l'on utilise une double formulation telle que «politicienne ou politicien». Cela crée un cercle vicieux: l'androcentrisme de la société mène à une langue qui favorise le masculin; celle-ci exclut les femmes – entre autres –, ce qui consolide encore davantage la place dominante des hommes.

Que faire pour rétablir une langue plus équilibrée?

Les possibilités sont nombreuses. On peut utiliser le passif ou la substitution par le groupe («l'équipe de recherche» pour «les chercheurs»), utiliser des termes épécènes («les scientifiques») ou encore les doublets («les chercheuses et les chercheurs»), sans oublier une forme contractée d'un doublet («les checheur-ses»). On peut encore choisir l'accord de proximité, très facile à appliquer, ou mentionner les femmes avant les hommes.

Vous dites préférer le terme de langue «non exclusive» plutôt qu'«inclusive». Pourquoi?

En favorisant le masculin, la langue n'exclut pas seulement les femmes, mais aussi les personnes qui ne s'identifient à aucun des deux pôles de genre. Je parle aussi de «démasculiniser» la langue, car cela rappelle le fait qu'elle a été masculinisée, et de la «reféminiser», car certains féminins en ont été sciemment supprimés.

Que pensez-vous de l'utilisation du féminin générique?

Il est intéressant, déjà simplement parce qu'il rend plus visible l'effet du masculin aux yeux

des hommes, qui d'habitude en sont peu conscients. En 2018, l'Université de Neuchâtel a formulé ses statuts en utilisant uniquement le féminin, notant que ce dernier doit être compris dans un sens générique. Cela a fait baisser les réticences exprimées face au doublet qui, j'imagine, est soudainement paru bien plus acceptable à certaines personnes que ce féminin dominant...

La langue inclusive est souvent décriée comme fautive, inélégante et politisée. Que répondez-vous?

Il faut d'abord rappeler que certaines tournures de la langue inclusive ont toujours existé, comme les doublets. Ensuite, que la langue française a été fortement masculinisée au XVII^e siècle, avec la disparition de métiers déclinés au féminin, tels que «poétesse» ou «autrice», reflétant des positions politiques qui voulaient placer la femme au foyer. Cela montre que la langue actuelle n'est, en fait, pas neutre: elle a toujours été politique, d'ailleurs ni plus ni moins que la langue inclusive. Toute langue évolue constamment, et c'est davantage son usage concret qui la modifie que les décisions d'une institution telle que l'Académie française. Le mandat de cette dernière, d'ailleurs, concerne le vocabulaire et non pas la grammaire française, celle-ci étant encadrée essentiellement par l'ouvrage «Le bon usage» qui est mis à jour par la famille Grevisse sans disposer d'un statut officiel. Par exemple, c'est par la pratique que les anglophones ont récemment réhabilité l'usage du «they» au singulier pour signifier une personne dont on ne connaît pas le genre, qui avait disparu au XIX^e siècle. Et la population suédoise dit accepter de plus en plus le prénom indéterminé «hen», apparu suite à son utilisation dans un livre pour enfants paru en 2012. C'est l'usage d'une langue qui la fait évoluer, pas les institutions.

Le débat tourne souvent sur la forme contractée, telle que les étudiant-es ou die Student*innen.

Oui, on reproche par exemple au point médian de poser des difficultés aux personnes dyslexiques. Mais l'argument semble peu crédible au vu des règles orthographiques très difficiles qu'il faudrait alors simplifier



© STEMUTZ.COM

Pascal Gygax co-dirige l'équipe de psycho-linguistique et psychologie sociale appliquée de l'Unifr. Au bénéfice d'une thèse de doctorat en psychologie expérimentale de l'Université de Sussex (Angleterre) et d'une thèse d'habilitation de l'Université de Fribourg, il travaille principalement sur la manière dont notre cerveau traite la marque grammaticale masculine et sur l'impact social et cognitif de formes dites inclusives. Pascal Gygax intervient régulièrement dans les médias, lorsqu'il est question de langage inclusif ou de féminisation du langage. Son livre Le cerveau pense-t-il au masculin? vient de paraître aux Editions Le Robert. pascal.gygax@unifr.ch

en priorité. Cette focalisation est dommage, car le français possède tous les outils pour être pratiqué de manière non exclusive, avec ou sans forme contractée.

D'autres disent que la langue inclusive n'est pas la question d'égalité la plus urgente...

Je l'entends parfois et je demande alors ce qu'il faut faire en priorité... Un homme m'a répondu: «l'égalité salariale». Fort bien! Je lui ai donc proposé d'aller avec lui aux ressources humaines pour demander une baisse de rémunération qui permettrait de rétablir un peu l'équilibre salarial (rires)! Sérieusement: aucune mesure individuelle ne va révolutionner les rapports entre les sexes. Il faut travailler sur de nombreux fronts.

Pourquoi avoir publié ce livre maintenant?

Cela fait plusieurs années que je m'implique dans la médiation scientifique. Je donne des conférences – elles ont touché autour de 5000 personnes –, écris des articles dans les journaux, participe à des débats. Avec mon collègue, Pascal Wagner-Egger, il nous a paru important de sortir de notre bulle académique, de redonner à la société. Les éditions Le Robert voulaient faire un livre sur la langue inclusive, un thème très débattu. Il y a beaucoup de linguistes en France, mais les responsables voulaient une perspective issue de la psychologie. Je suis l'un des rares psycholinguistes à travailler sur la langue française et j'ai été contacté. Le but du livre est d'amener un discours scientifique dans un débat parfois houleux et souvent mal documenté.

Le Robert est connu pour ses dictionnaires de référence. Est-il vraiment ouvert aux changements proposés par la langue inclusive?

Je pense que oui. Mon livre paraît dans une nouvelle collection qui a justement été lancée pour débattre des évolutions de la langue.

Avec ce livre, vous faites un peu de politique...

Les résultats de mes expériences sont allés dans un sens, ils auraient pu aller dans un autre et j'aurais probablement aussi écrit un livre. Mais oui, publier un livre peut représenter un acte politique.

La recherche ne devrait-elle pas rester neutre?

La manière dont nous menons nos expériences suit la méthode scientifique, qui tend à être objective. Mais le choix de ce que l'on va étudier et ce qu'on fait des résultats possède une composante politique, c'est clair. On reproche parfois à la langue inclusive d'être idéologique, mais il s'agit avant tout d'une réaction contre un *status quo* qui n'est pas neutre, mais le produit d'idéologies, et notamment de la vision androcentrée de la société. En pratiquant une langue moins exclusive, nous pouvons toutes et tous contribuer à faire évoluer la situation.

Daniel Saraga est rédacteur scientifique indépendant.

People & News

Die Unifr freut sich, folgende Professor_innen und Mitarbeiter_innen willkommen zu heissen: **Andreas Hadjar** hat am 1. Februar 2021 seine Stelle als Professor für Soziologie, Sozialpolitik und Sozialforschung an der Philosophischen Fakultät angetreten. Davor war er Professor für *Sociology of Education* an der Universität Luxemburg.

Ab August 2021 wird **Bernhard Blankenhorn** als Professor für Dogmatik zur Theologischen Fakultät stossen. Bis dahin ist Bernard Blankenhorn an der Päpstlichen Universität Heiliger Thomas von Aquin in Rom als Professor für Dogmatik tätig.

Anne Clara Philipsborn wird am 1. Februar 2022 die Stelle einer Professorin für *cellular and molecular neurosciences* an der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen und Medizinischen Fakultät antreten. Anne C. Philipsborn ist aktuell Professorin am Danish Research Institute of Translational Neuroscience der Aarhus Universität in Dänemark. Ebenfalls an der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen und Medizinischen Fakultät wird **Stefanie Ranf-Ziproth** ab Februar 2022 als Professorin für *Plant Science* beginnen. Stefanie Ranf-Ziproth ist seit 2016 eigenverantwortliche Gruppenleiterin im Rahmen des Emmy Noether-Programms an der Technischen Universität in München. SNF-Förderprofessor **Claude Monney** wird ab 2022 als Professor für Physik an der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen und Medizinischen Fakultät fest angestellt.

Alexandre Gachet heisst der neue Verwaltungsdirektor. Er tritt ab September 2021 die Nachfolge von Monique Bersier an, die die Verwaltungsdirektion seit Oktober 2004 führt. Alexandre Gachet ist Inhaber eines MBA der Universität Kansas und eines Doktorats in Informatik der Universität Freiburg. Nach seinem Studium widmete er sich einem Postdoc-Forschungsprojekt an der Universität Hawaii. Danach leitete er zahlreiche IT-Projekte in der Privatwirtschaft sowie in der öffentlichen Verwaltung, bevor er 2012 die Direktion der IT-Dienste an der Unifr übernahm. Am 1. Mai 2021 trat

Jonas Brülhart die neu geschaffene Stelle des Leiters der Infrastrukturdienste an. In dieser Funktion wird er die Verwaltungsdirektion im Management der Infrastrukturen unterstützen. Jonas Brülhart ist zuständig für den Gebäudedienst sowie für die Dienste Ausrüstung und Logistik und Arbeitssicherheit und Gesundheitsschutz. Jonas Brülhart ist Ingenieur HES und war zuletzt Projekt- und Gruppenleiter im Dienst für Gebäude und Infrastrukturen der EPFL.

Ab September 2021 wird **Stéphane Recrosio** die Nachfolge von Alexandre Gachet als IT-Direktor antreten. Recrosio hat an der Unifr den Master in Informatik gemacht. Nach Erfahrungen in der Industrie war er an der EPFL tätig, bevor er 2017 zur Unifr kam und den Bereich IT-Infrastrukturen und -Operations übernahm.

Prof. **Bernhard Waldmann**, ehemaliger Dekan der Rechtswissenschaftlichen Fakultät, wurde zum neuen Präsidenten der internen Rekurskommission gewählt, als Nachfolger von Prof. Jean-Baptiste Zufferey. Bernhard Waldmann wird sein Amt am 1. November 2021 antreten.

Prof. Dr. em. **Andreas Strasser** wurde mit der renommierten Jean-Baptiste Lamarck Medaille ausgezeichnet. Er erhielt die Auszeichnung der European Geoscience Union für seine Beiträge auf dem Gebiet der Karbonatsedimentologie. Andreas Strasser war von 1984 bis 2012 Professor an der Fakultät für Geowissenschaften der Unifr.

Professor **Csaba Szabo** erhielt von der British Pharmacological Society die prestigeträchtige Vane-Medaille. Der Preis ist nach Sir John R. Vane benannt, dem Entdecker der Wirkweise von Acetylsalicylsäure.

Daniel Remenik der Uni Chile und **Ioan Manolescu** der Unifr wurden mit dem Rollo Davidson Trust ausgezeichnet. Dieser wurde 1975 in Erinnerung an Rollo Davidson gegründet, einem bemerkenswerten Mathematiker, der 1970 auf dem Piz Bernina zu Tode kam.

Vier Studierende der Universität Freiburg, **Pierre Barmaverain, Igor Jovicic, Thoma Stockel** und **Tiago Valqueresma** haben die Innovation Challenge 2021 gewonnen. Mit der Applikation ImmoConnect will die multidisziplinäre Gruppe von Studierenden die Beziehungen zwischen Mietern und Immobilienbüros verbessern. Der Wettbewerb wurde von der Hochschule für Wirtschaft Freiburg (HSW-FR) und der UBS lanciert und steht der gesamten Studierendenschaft in Freiburg offen.

Mit «La Ville Ornée» erhält das Departement für Kunstgeschichte und Archäologie die grösste Summe unter den vom SNF in diesem Semester bewilligten Projekten. Die 1,35 Millionen Franken gehen an das von Prof. **Jérémie Koering** geleitete Projekt, das den Fokus auf bemalte Fassaden mit historisierenden Szenen, monumentale Figuren, Ornamente und vorgetäuschte architektonische Strukturen richtet, die zwischen dem 15. und 18. Jahrhundert viele Gebäude in europäischen Städten schmückten. Die Forschung konzentriert sich auf Profanbauten und will die identitätsstiftenden, politischen, sozialen und künstlerischen Sachverhalte analysieren, die diese dekorative Praxis durchziehen.

Save the date für Explora 2021. Am 25. September 2021 öffnet die Universität Freiburg Tür und Tor – respektive Türen und Tore. Vorgesehen ist ein an die Umstände angepasster Anlass, der es der Uni erlauben soll, ihre Rolle als Plattform zum Austausch zwischen der Wissenschaft, der Kultur und der Gesellschaft wahrzunehmen. Explora #3 wird die Bevölkerung nicht an einem einzigen Uni-Standort empfangen, sondern aufgeteilt auf verschiedene Orte stattfinden – sowohl an den Uni-Standorten wie auch ausserhalb, in den Strassen, auf Plätzen... Alles also ein bisschen anders. Alles? Nicht ganz. Beibehalten wird Sport mit einem Postenlauf durch die Stadt Freiburg; der Nachmittag im Zeichen der Wissenschaft und der Kultur und, of course, die After Party.



Florence Van Hove

Maître-assistante et conseillère aux études Master en Sciences de la communication et des médias

Votre moment préféré de la journée?

Tôt le matin, quand personne n'est encore levé et qu'on n'entend que les oiseaux chanter. Mais j'aime également l'heure du dîner, quand on se retrouve tous à table pour débriefer nos journées respectives

De quoi n'avez-vous aucune idée?

Je suis incapable de parler d'astronomie. Ou d'énergie

Vos principales qualités professionnelles? L'écoute, la persévérance et la gestion du stress

Où devriez-vous vous améliorer?

Je ne suis pas très ponctuelle. Mais j'y travaille

Quelle question vous posez-vous encore et encore?

Il y en a beaucoup! Mais je ne cherche pas à avoir la réponse à tout

De quoi avez-vous peur?

Qu'il arrive un malheur à mes proches

Qu'est-ce qui vous ennuie?

Ceux qui se plaignent constamment et qui ne sont jamais contents

Avez-vous un tic?

Je ne crois pas, mais je ne suis pas la mieux placée pour le dire

Quelle faculté aimeriez-vous avoir? L'ubiquité. Surtout avec deux enfants à la maison

Préférez-vous mourir définitivement ou vous réincarner en animal? Et si oui, lequel?

Sans aucun doute, je me réincarnerais en aigle royal. Puissant, agile et pas de prédateur connu!

A quoi croyez-vous?

Je crois que l'homme est fondamentalement bon

A quelle époque auriez-vous aimé vivre? Probablement les sixties. Pour danser sur la musique des Beatles!

Un regret? Je suis de celles qui pensent que les regrets nous empêchent d'avancer. Donc surtout pas de regrets!

Qu'est-ce qui vous émeut aux larmes?

Je suis très émotive, donc un rien me fait pleurer